(2)
LMJQ.AA1

X 164140

22101074920

LMJQ. AA1

(2)

Messieurs Mollière, frères

DU TRANSPORT DES BLESSÉS

CHEZ LES ANCIENS,

D'APRÈS LES POÈTES GRECS ET LATINS,

PAR

M. J.-E. PETREQUIN,

chevalier de la Légion d'honneur, ex-président de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Lyon, et de la Société de médecine de la même ville, membre honoraire de l'Académie royale de médecine de Belgique, correspondant des Sociétés de médecine d'Anvers, Bruges, Bruxelles, Gand, Rotterdam, etc., etc.

ANVERS,

IMPRIMERIE J.-E. BUSCHMANN,

Rempart de la Porte du Rhin.

1873.

LIBRAIRIE DE J. P. MÉGRET
Quai de l'Hôpital, 57
LYON

LMJQ.AA1

DU

TRANSPORT DES BLESSÉS

CHEZ LES ANCIENS.

DU
TRANSPORT DES BLESSÉS
CHEZ LES ANCIENS,
D'APRÈS LES POÈTES GRECS ET LATINS,

PAR

M. J.-E. PETREQUIN,

chevalier de la Légion d'honneur, ex-président de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Lyon, et de la Société de médecine de la même ville, membre honoraire de l'Académie royale de médecine de Belgique, correspondant des Sociétés de médecine d'Anvers, Bruges, Bruxelles, Gand, Rotterdam, etc., etc.

ANVERS,

IMPRIMERIE J.-E. BUSCHMANN,

Rempart de la Porte du Rhin.

1873.

15252

(2)

LMJQ.AA1

(Extrait des Annales de la Société de Médecine d'Anvers.)

DU

TRANSPORT DES BLESSÉS

CHEZ LES ANCIENS,

D'APRÈS LES POÈTES GRECS ET LATINS.

Comment s'exécutait le transport des blessés chez les anciens? Jamais peut-être ne me serais-je posé cette question, à toute autre époque que la nôtre : aujourd'hui elle est devenue toute naturelle après les préoccupations qu'ont fait naître dans tous les esprits les tristes événements de guerre dont notre chère patrie vient d'avoir tant à souffrir. Aussi ce retour vers l'antiquité dans l'ordre des idées qu'ont pendant cette période dû poursuivre les hommes de l'art et auxquelles le public lui-même n'est point resté étranger, ne paraîtra-t-il pas dépourvu d'une certaine actualité, outre l'intérêt historique qu'il doit offrir.

S'il est facile de se poser cette question, il ne l'est point d'y répondre : je ne sache pas que la science antique ait rien formulé sur cette matière; les livres techniques se taisent; et j'imagine qu'on chercherait vainement dans les annales littéraires quelque monographie sur ce sujet : ainsi, bien que fort ancien, il est

encore tout nouveau. Je ne me propose nullement d'entreprendre ici un traité *ex-professo :* je veux seulement en esquisser les traits principaux ; et, ne pouvant puiser aux sources ordinaires que nous ouvre la science, j'ai dû chercher ailleurs.

Une parole d'Horace a été pour moi un trait de lumière : il a dit quelque part que « la poésie était comme la peinture » *ut pictura poesis erit* (*Ars poet.* 361) ; c'est qu'en effet les vrais poètes sont par excellence les peintres des mœurs et des usages de leurs temps : nul n'a réuni ces éminentes qualités à un plus haut degré que l'immortel auteur de l'Iliade ; grâce à son esprit observateur, il nous a initiés mieux qu'aucun historien à la civilisation des siècles reculés de la Grèce. Le docteur Cabanis, dans une judicieuse *Étude sur les poèmes d'Homère*, a dit de lui : « son génie, entraîné par l'abondance de ses conceptions, recueille, comme en passant, les images et les sentiments qui se présentent à lui dans la rapidité de sa course. » (*Œuvres*, Paris 1825, in-8°, t. V, p. 283). De ces images et de ces sentiments, habilement puisés dans la nature, il a su faire un si merveilleux emploi que l'antiquité, par la bouche de Platon, l'a proclamé « le plus grand et le plus divin de tous les poètes. » (Platon, *Dialog. d'Ion*). Ses successeurs dans la carrière se sont efforcés de suivre ses traces ; et ses plus dignes imitateurs, en peignant à son exemple les hommes et les choses de leur temps, ont laissé de siècle en siècle un tableau de la société de leur époque, dont aujourd'hui encore, par une investigation attentive, il est permis dans une certaine mesure de faire revivre le caractère et les coutumes. Qu'on ne s'étonne donc point si, pour une question aussi technique que la nôtre, j'ai eu recours aux poètes de la Grèce et de Rome. Sans doute cette voie n'était ni la plus courte ni la plus aisée ; mais c'était la seule qui fût accessible. Sans doute elle m'a conduit par de nombreux détours, et m'a imposé de longues recherches et un pénible labeur ; mais ce n'a pas été sans une heureuse compensation : je me suis trouvé pour un temps ramené

au commerce de ces esprits d'élite que les hommes de cabinet se plaisent à revoir comme d'anciens amis, et chez qui l'on rencontre toujours un écho pour toutes nos pensées, un symbole pour tous nos sentiments. Leur langage, si je réussis à les faire parler à propos, viendra tempérer l'aridité propre au sujet.

PREMIÈRE PARTIE.

§. I.

Le spectacle d'un champ de bataille a dans tous les temps dû être horrible à voir : on sent, à la lecture des anciens, qu'il a vivement impressionné leurs regards et leur imagination : leurs auteurs, pour émouvoir, ont souvent reproduit ces scènes d'horreur : le poème de Tryphiodore, *Ilii excidium*, en est rempli d'un bout à l'autre, ce qui fait dire à l'un de ses traducteurs : « ce tableau du sac de Troye est du genre le plus noir. » (*Nouveaux mélanges de poésies grecques* (par Allut ?) Paris 1779, in-8°. — Voy. avertissement). Hésiode, dans son *Bouclier d'Hercule*, consacre à ces peintures une tirade remarquable (vers 236 à 270). « Peut-être, écrit Tissot, dans ses *Études sur Virgile* (1823, t. III), n'existe-t-il nulle part un tableau des horreurs de la guerre plus effrayant et plus dramatique que celui d'Hésiode. » Claudien s'efforce de grouper quelques-uns des traits les plus saillants dans ces deux vers de sa *Gigantomachie :*

> Tum superinsultans avidus languentia curru
> Membra terit, multumque rotœ sparsêre cruorem.

« L'ennemi, avide de carnage, fait rouler son char sur les » blessés dont il broie les membres encore palpitants, et les roues » rapides font jaillir des flots de sang. »

Le maître du genre est ici le vieil Homère : les descriptions de combats et de champs de batailles abondent dans l'Iliade ; je me

bornerai à en citer un seul exemple, que je tire du onzième chant : « Hâtons-nous, dit Cébrion à Hector, de diriger notre char sur » le lieu du combat où les cavaliers et les fantassins, se livrant à » un affreux carnage, s'entre-égorgent à l'envi, et d'où s'élèvent » d'immenses clameurs. » — « Il dit, et presse du fouet reten- » tissant les superbes coursiers, qui, sous l'aiguillon qui les » frappe, entraînent aussitôt le char rapide au milieu des Troyens » et des Grecs, en foulant sous leurs pieds les cadavres et les » boucliers ; l'essieu est tout entier souillé de sang, ainsi que la » rampe du char ; ils sont couverts des gouttes sanglantes que » font jaillir les sabots des chevaux et les cercles des roues. » (XI, 527). Cette description, vraiment saisissante, n'a pas été bien rendue en prose par Mad. Dacier et par Bitaubé, ni en vers dans les traductions contemporaines d'Aignan (l'*Iliade*, trad. en vers français, suivie de notes critiques, 2e éd. Paris, 1812, in-8°), et de Bignan (l'*Iliade*, trad. en vers français, 2e éd. Paris, 1834, in-8° t. II). Voici l'essai qu'en a donné Rochefort, il y a un siècle :

C'est là qu'il faut, Hector, porter de prompts secours, etc.
— Il dit, et détournant les coursiers de son maître,
Il les presse, et le char, en traversant les rangs,
Bondit sur des monceaux de morts et de mourants :
La plaine retentit, et les coursiers frémissent ;
Mille jets d'un sang noir sous leurs pieds rejaillissent,
Et le brûlant essieu, souillé de sang humain,
D'une affreuse rosée humecte leur chemin.

Rochefort (l'*Iliade*, trad. en vers, Paris, 1770, in-8°, t. II).

Je ne citerai pas l'italien Melchior Cesarotti : il n'a pas été heureux dans ce passage, où il retranche le discours de Cébrion, et tronque le reste, en altérant les principales images du texte : (l'*Iliade di Omero*, trad. Genova, 1821, t. II). Je donne la préférence à la traduction de Vincenzo Monti (XI, vers 714) :

Cosi dicendo, col flagel sonoro,
I ben chiomati corridor' percosse,

E sentita la sferza essi veloci
Fra i Trojani e gli Achei traeano il cocchio
Cadaveri pestando ed elmi e scudi.
Era tutto di sangue orrido e lordo
L'asse di sotto e l'ambito del cocchio
Cui l'ugna de' cavalli e la veloce
Ruota spargean di larghi spruzzi [1].

V. Monti (l'*Iliade di Omero* trad.
Brescia, 1810, in-8°, III vol.)

Virgile s'est inspiré d'Homère dans ces beaux vers de l'*Énéide* où il met en scène Turnus qui porte la terreur et la mort dans les rangs des Troyens : il nous semble qu'en poète habile il a su ajouter des traits heureux et faire un tableau achevé, plus complet peut-être que celui de son modèle :

Multa virûm volitans dat fortia corpora letho ;
Semineces volvit multos, aut agmina curru
Proterit, aut raptas fugientibus ingerit hastas.
..... equos alacer media inter prœlia Turnus
Fumantes sudore quatit, miserabile cœsis
Hostibus insultans : spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtâque cruor calcatur arenâ. (XII, 328.)

Delille donne ici de Virgile une imitation plutôt qu'une traduction ; ses vers toutefois ne manquent ni de couleur ni de mouvement :

[1] Il ne sera pas sans intérêt de produire comme terme de comparaison la version que nous donne en vers latins l'abbé Lallier, vicaire général de Sens :

Dixerat, et rapidos pulsat stridente flagello
Cornipedes ; sonuit vix dorsum verbere, Troas
Argolicosque inter celeri simul impete currus
Præcipitant, pedibus calcantes corpora, inanes
Et galeas fractosque enses resonantiaque arma ;
Sanguineos rores spargit gravis ungula, canthi
Sanguine fœdantur, totus madet axis, et orbes
Sanguineis guttis circum tinguntur aheni.

(*Ilias Homeri latino carmine reddita* interprete J. P. J. Lallier, olim collegii jov. primario, nunc canonico et vic. gener. Senonensis diœcesis. — Autissiodori, ex typis Perriquet editoris, 1853).

Il presse ses coursiers : ils volent, le char roule,
Des Troyens dans sa course il écrase la foule :
Ici tombent les morts, là roulent les mourants;
De bataillons entiers il moissonne les rangs,
Désarme les fuyards, s'élance à leur poursuite,
Et de leurs propres traits ensanglante leur fuite, etc.
..... de ses coursiers fumants
Ainsi sa main terrible aiguillonne les flancs; ....
Il presse, atteint, égorge et foule aux pieds sa proie,
Et des rangs enfoncés écrasant les débris,
Des mourants sous les morts il étouffe les cris.
Le sang jaillit au loin sous la roue embrasée,
Sur le sable rougi pleut l'affreuse rosée.

DELILLE (*Virgile*, édition polyglotte de Montfalcon, Lyon, 1838.)

Annibal Caro serre le texte de plus près que Delille :

(Turno) spinse i cavalli
Infra' nemici, e molti a morte dienne,
Molti ne sgominò, molti n'infranse
E con l'aste fuggendo ne percosse.
..... Turno, la campagna aprendo
Uccidendo, *insultando* [2] e di nemici

[2] ALFIERI, GASTON, MOLLEVAUT, etc. se sont, comme A. Caro, trompés sur la signification de *insultans :*

Spinse or così l'irrequieto Turno
I fumanti cavalli all' armi in mezzo :
Gli uccisi *insulta* (miseri!), e di polve
E di sangue e di membra, orrido un misto
Schizzar fan sunghi le volante zampe.

VITTORIO ALFIERI (l'*Enéide*, trad. Pisa, 1820, t. II, p. 206.)

Tel à travers les rangs, terrible, l'œil en feu,
Le Rutule indompté [Turnus] promène l'épouvante
Et son farouche orgueil et sa joie *insultante.*

J. H. DE GASTON (l'*Énéide*, trad. en vers, 2e éd. Paris, 1811, t. IV.)

Tel le vaillant Turnus, à travers tous les rangs,
Fracasse de son char les blessés, les mourants,

Miserabil ruina e strago e strazío
Or con l'armi facendo, or co' destrieri
Che sudanti, fumanti e polverosi
Spargean di sangue e di sanguigna arena
Con le zampe e con l'ugne un nembo interno.

Silius Italicus s'applique, dans le passage qu'on va lire, à imiter Virgile, dont il va jusqu'à emprunter les propres expressions :

Bellantum pars magna jacet : super ipsa suorum
Corpora consistunt avidi, calcantque gementes.

(*De bello punico*, IX ; 315.)

Seminecum lethum peragit gravis ungula pulsu
Et circumvolitans tetros a sanguine rores
Spargit humo, miserisque suo lavit arma cruore. (IV. 164.)

« La terre est jonchée d'un grand nombre de guerriers : les » soldats, avides de carnage, s'avancent sur les corps de leurs » compagnons, et foulent aux pieds les mourants qui poussent » des gémissements. — Les blessés qui respirent encore sont » achevés sous le lourd sabot des coursiers qui, dans leurs évo- » lutions, couvrent le sol d'une noire rosée sanglante, et souillent » les armes de ces malheureux de leur propre sang [3]. »

Foudroie, *en l'insultant*, la foule épouvantée,
Et fait jaillir au loin l'arène ensanglantée.

MOLLEVAUT (l'*Énéide*, trad. en vers, Paris, 1822, t. IV.)

Ce n'est point le sens de *insultans*, qui est synonyme ici de *super assistens* qu'écrit ailleurs Virgile (*Œneid.* X. 490), de *super insultans* que nous venons de voir dans Claudien, de *super insistens* que je lis dans l'*Argonautique*, de VALERIUS FLACCUS, IV, 312, etc. ; il eût suffi, pour éviter toute méprise, de se rappeler ce vers pittoresque d'Horace « dum Priami Paridisque busto — *insultet* armentum, » (où les commentateurs s'accordent à expliquer le verbe en litige, par *impunè premat* (J. JOUVENCY, *Horat. carmina expurg.*, 1757), et *saliet super* (QUICHERAT, *Horat. opera*, Paris, 1833, etc.) et cet autre vers de Virgile non moins pittoresque que celui d'Horace « fremit æquore toto — insultans sonipes » *Æn.*, XI. 600, le coursier hennit *en bondissant* dans la plaine.

[3] Lefebure de Villebrune traduit : « les chevaux font voler au loin le sang

On retrouve dans Valérius Flaccus à peu près le même esprit d'imitation, comme on va voir :

Continuo hinc obitus, perfractaque cædibus arma
Corporaque, alternus cruor, alternæque ruinæ;
Volvit ager galeas, et thorax egerit imbres
Sanguineos : hinc barbarici glomerantur ovatus,
Hinc gemitus, mixtæque virûm cum pulvere vitæ. (VI. 484.)

Hinc trunca rotatis
Brachia rapta viris, strictoque immortua cœstu,
Ossaque tetra situ, et capitum mœstissimus ordo :
Respicias, quibus adverso sub vulnere nulla
Jam facies, nec nomen erat. (IV. 181) [4].

dans leur course, et en arrosent les *armes des combattants.* » (*Seconde guerre punique*, poème de Silius Italicus, 3 vol. Paris 1781. t. 1, p. 89). M. Kermoisan met de son côté : « les coursiers dans leurs évolutions font jaillir une rosée sanglante qui souille les *armes des combattants.* » (Collection Nisard, 1837). Villebrune fait *voler au loin* le sang : mais il faut entendre circumvolitans *des évolutions* de la cavalerie, et non du sang dont le poète se borne à dire spargit humo. Cette première inexactitude l'a fait tomber dans une seconde qui nous semble plus forte : « il en arrose les *armes des combattants.* » Je m'étonne que M. Kermoisan fasse de même : car on ne conçoit guère que cette *rosée de sang* que le texte *fait répandre par terre*, spargit humo, monte atteindre des soldats qui *combattent à cheval.* La grammaire d'ailleurs n'autorise pas cette interprétation, et la phrase miseris suo cruore lavit arma ne peut signifier que « les *armes de ces malheureux* sont inondées *de leur propre sang.* » Silius, imitateur de Virgile, reproduit ici la pensée qu'exprime son modèle en parlant d'Acron tombé sous les coups de Turnus : *Sternitur infelix,... infractaque tela crentat*, *œn.* X. 730 « le malheureux est renversé,... et rougit de *son sang ses armes brisées.* » On retrouve encore la même image à la mort de Mézence : *Undantique animam diffundit in arma cruore*, *œneid.* X. 908.

[4] Qu'il me soit permis de remarquer en passant combien ces copies sont au dessous de l'original ! Volvit qui faisait image avec le char de Turnus, ne convient guère avec ager ; imbres sent l'hyperbole, et l'on regrette rores ; vitæ, au lieu de cruor, touche à l'affectation, etc. Combien on se sent loin de Virgile, quand, au lieu du bel hémistiche de l'Énéide mixtaque cruor calcatur arenâ, on trouve celui-ci : mixtaque virûm cum pulvere vitæ, ou qu'on lit des phrases comme celle-ci : thorax egerit imbres, ou cette autre : barbarici glome-

Stace, dans la tirade suivante, imite l'*Iliade* plutôt que l'*Énéide*, en ajoutant quelques traits qui ne sont pas tous du meilleur goût :

Et jam cornipedes trepida ac moribunda reflantes
Corpora, rimantur terras, omnisque per artus
Sulcus, et incisis altum rubet orbita membris.
Hos jam ignorantes terit impius axis : at illi
Vulnere semineces, nec devitare facultas,
Venturum super ora vident : jam lubrica tabo
Frena, nec insisti medidus dat temo, rotæque
Sanguine difficiles, et tardior ungula fossis
Visceribus. (*Thebaid*, VII, 760).

Lucain décrit à sa manière le champ de bataille de Pharsale : il ne copie pas, ses peintures sont de lui ; mais le goût lui fait défaut, et il tombe dans un tel réalisme que ni Laurès ni A. Bignan, qui ont traduit en vers les *beautés* de son poème, n'ont cru devoir comprendre cette tirade dans leur cadre :

(Cæsar) obit latis projecta cadavera campis;
Vulnera multorum totum fusura cruorem
Oppositâ premit ipse manu; quacunque vagatur,
Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum,
Bistonas aut Mavors agitans si verbera Sævo
Palladiâ stimulet turbatos ægide currus.
Nox ingens scelerum et cædes oriuntur, et instar
Immensæ vocis gemitus, et pondere lapsi
Pectoris arma sonant, confractique ensibus enses;... (VII, 565).
Hîc patriæ perit omne decus : jacet aggere magno
Patricium campis commistâ plebe cadaver;... (VII, 597).

rantur ovatus, etc. ? — Ad. Dureau de la Malle traduit ainsi les cinq premiers vers :

Le fer brise les rangs : les terribles blessures
Déchirent des guerriers les corps et les armures :
Tour à tour des deux parts on voit le sang couler,
Et s'ouvrir la cuirasse et les casques rouler.
Là des chants de triomphe, ici des cris de rage,
Ici de longs sanglots : et parmi le carnage,
La vie, encor luttant par un dernier effort,
Dans la poudre sanglante est mêlée à la mort.

(L'*Argonautique*, trad. en vers français, Paris, 1811, t. 3 p. 29.)

Non solum Hæmonii funesta ad pabula belli
Bistonii venêre lupi, tabemque cruentæ
Cædis odorati Pholoen liquêre leones.
Tunc ursi latebras, obscæni tecta, domosque
Deseruêre canes, et quicquid nare sagaci
Aera non sanum, motumque cadavere sensit :
Jamque diu volucres civilia castra secutæ
Conveniunt ;..... nunquam se tanto vulture cœlum
Induit, etc. (VII. 825).

Il (César) visite les corps étendus sur la plage ;
Il arrête le sang qui s'épuise en coulant :
On croirait voir Bellone avec son fouet sanglant
Ou Mars troublant la Thrace, et d'une main rigide
Poussant ses fiers coursiers qu'épouvante l'Égide.
Il s'avance, et partout le carnage le suit ;
Le noir forfait s'étend comme une sombre nuit ;
D'une lugubre voix les campagnes gémissent ;
Sous le poids des mourants les armes retentissent ;
Le glaive bat le glaive et jaillit en éclats :
César fournit des traits lui-même à ses soldats, etc.
Ici de la patrie a péri tout l'honneur,
Le plébéien sans vie auprès du sénateur,
Deux cadavres égaux.
Sur l'horrible curée, ouvrage du combat,
Non seulement le loup bistonien s'abat,
Mais les lions, qu'appelle un parfum de carnage,
Quittent de Pholoé la caverne sauvage ;
Bientôt les ours, les chiens, tout animal affreux
Qui sent l'odeur immonde et l'air cadavéreux,
Abandonnent en foule et maison et tanière ;
Les corbeaux, qui suivaient dès longtemps par derrière,
Accourent, etc.
Jamais plus de vautours ne noircirent la terre,
Et plus d'ailes jamais n'obscurcirent les cieux.

Jacques Demogeot (*La Pharsale*, trad. en vers français, Paris, in-8°, 1866).

J'arrête ici ces citations : il serait inutile de les multiplier davantage, il est permis de conclure avec le poète qu'une fois qu'on a eu sous les yeux le navrant spectacle d'un champ de bataille,

l'esprit ne peut plus se délivrer de cette affreuse image qui ne cesse de le poursuivre, jour et nuit :

> At non inde dies, neque jam magis aspera curis
> Nox (animos) tantâ cæsorum ab imagine solvit.
>
> VALER. FLACCUS (*Argonautic.*, III. 362).

On se demande, après cela, ce qu'ont tenté les anciens pour amoindrir le fléau de ces hécatombes humaines, et porter quelques secours aux malheureuses victimes de la guerre. Hélas ! on est forcé de reconnaître que, malgré les descriptions pompeuses de leurs poètes, ni les Grecs, ni les Romains ne se sont signalés par de grands efforts de philanthropie en faveur de leurs blessés : c'est une des conséquences que déduit M. Simpson de ses intéressantes *recherches sur les médecins attachés aux armées romaines* (trad. et annotations par le dr BUTTURA, Paris, 1857 in-8°) : « on ne trouve, dit-il, dans l'histoire grecque que peu d'exemples de cas dans lesquels l'assistance chirurgicale ait été donnée sur le champ de bataille. » M. Simpson ajoute : « qu'on me permette de le répéter, ni dans Celse, ni dans Paul d'Egine, ni dans aucun autre ouvrage ancien, on ne trouve, que je sache, aucune allusion à ce fait qu'il y eût des chirurgiens régulièrement désignés dans l'armée romaine pour diriger le traitement des blessés. » (ib. et *gazette méd.* Paris, 1857 n° 12.)

Un fait m'a frappé, c'est qu'on ne voit pas dans Homère ni dans Virgile qu'on s'occupe du transport des simples soldats atteints de blessures : je sais bien que MALFILATRE et M. MIGER, dans leur *Génie de Virgile* (t. IV ; *Œuvres posthumes de Malfilatre*, éditées par MIGER, Paris, 1810, 4 vol. in-8°.) prétendent que les bienséances littéraires commandaient cette prétérition, et que les poètes latins modernes ont généralement imité en cela leurs maîtres de l'antiquité païenne ; mais l'humanité s'accommode mal de ces doctrines : elle ne saurait admettre qu'il ne soit en général question que des chefs.

APOLLONIUS DE RHODES célèbre en beaux vers dans son *Argo-*

nautique (ch. II, v. 20), comme Théocrite dans sa pièce des *Gémeaux* (idyll. XX), et comme après eux Valerius Flaccus, (*Argonaut.* IV. 231) le terrible combat de Ceste qu'a tant exalté la mythologie entre Pollux et le géant Amycus qui y perdit la vie : alors les Bébryces, pour venger leur roi, en vinrent aux mains avec les Argonautes qui les vainquirent : Apollonius nous apprend, mais sans aucun détail, qu'après la victoire « on s'occupa du soin de ceux qui étaient blessés. » (V. 155.) Souvent les auteurs ne sont pas plus explicites à l'endroit du *transport des blessés :* ils en parlent, sans rien expliquer, comme cela a lieu pour les morts dans ces vers de l'Énéide :

Cæsosque reportant.
Victores..... Rutuli..... (VII, 574.)
Volscentem exanimum flentes in castra ferebant. (IX, 451.)

Lucain, dans la *Pharsale* (VI, 233), n'est pas plus précis, lorsque Scæva blessé s'écrie :

Tollite et in Magni viventem ponite castris.

« Transportez-moi vivant et déposez-moi dans le camp du grand Pompée. » Aulus se présente pour l'emporter avec ses armes comme prisonnier :

Membraque captivi pariter laturus et arma.

Mais, à mon sens, Lucain n'avait pas à entrer dans d'autres développements ; car il ne s'agissait que d'une feinte de Scæva pour attirer Aulus afin de le percer de son glaive :

« Emportez-moi vivant dans le camp de Pompée.
Offrez-lui cette proie à César échappée :
L'exemple de Scéva montrera qu'il vaut mieux
Une désertion qu'un trépas glorieux ! »
— Le malheureux Aulus, abusé par sa feinte,
N'aperçoit pas son glaive, et lorsqu'il va sans crainte
S'emparer du captif et de l'armure, il sent
Se plonger dans sa gorge un acier frémissant [5].

[5] Il ne sera pas hors de propos de comparer la manière dont a rendu ce

Les beautés de la Pharsale de Lucain, trad. en vers français par M. A. Bignan. 2e édit. Paris, 1860. — *Nota :* Nous marquons 2e édit. pour nous conformer à l'usage, bien que nous l'ayons trouvée identique à la 1re qui est de 1859 : il ne s'agit sans doute que d'un changement de titre et de couverture, avec une autre date.

Premier mode de transport.

C'était assez souvent *sur leurs armes* qu'on transportait les guerriers blessés. C'est ainsi que dans l'Enéide on rapporte à Mézence son fils Lausus qui vient de tomber sous les coups d'Énée :

> At Lausum Socii exanimem super arma ferebant
> flentes. (Œn. X. 841.)
> Des soldats le portaient étendu sur ses armes.
>
> J. H. de Gaston. (*L'Énéide*, trad. en vers, 2e édit. Paris, 1811, t. IV.)

passage un traducteur qui a joui d'une grande faveur, de son temps, mais dont la critique de Boileau a singulièrement fait pâlir la renommée :

> « Si ma mort à Pompée est un spectale utile,
> Mettez devant ses yeux ce cadavre mobile !
> Pour vanger tant de morts, pour en punir l'autheur,
> Qu'il me voye en son camp mourir en déserteur !
> — Aulus qui ne sçait pas démesler l'artifice,
> S'offroit avec ardeur à cet étrange office
> Lorsqu'en son sein crédule un rude coup porté
> Est le funeste prix de sa crédulité.
>
> (*La Pharsale de Lucain*, ou les guerres civiles de César et de Pompée en vers françois par M. de Brebeuf (1654). — Nouvelle édit. Paris 1670, in-12.)

Un siècle après Brébeuf, Laurès s'est à son tour essayé sur Lucain :

> Scæva près de sa chute a recours à la feinte :
> « Citoyens, je me rends, approchez, vengez-vous !
> Venez, et pour punir mon audace trompée,
> Qu'on m'emporte vivant dans le camp de Pompée, etc. »
> — Le trop crédule Aulus accourt, déjà l'enlève ;
> Scæva renaît, s'écrie, et l'abat de son glaive.
>
> (*La Pharsale*, poème par le chevalier de Laurès, Paris 1773, in-8°.)

C'est aussi sur ses armes que Silius Italicus fait emporter, dans le camp d'Annibal, Sychée que le consul Flaminius a abattu d'un coup d'épée à la bataille de Thrasymène :

Interea exanimum mæsti super arma Sychœum
Portabant Pœni, corpusque in castra ferebant. (V, 584).

Faire porter sur ses armes un guerrier blessé, peut sans doute paraître fort poétique : cela fait image, et sied à merveille dans un poème ; mais cela convient-il aussi bien pour des blessés? Personne assurément, dans nos ambulances modernes, n'oserait répondre par l'affirmative : un blessé, étendu sur des piques, des lances ou des javelines, se trouverait aussi mal à son aise que sur nos fusils, dont Percy ne peut assez se plaindre : « des porteurs de brancards, dit-il, marchant à pas inégaux secouent douloureusement le blessé ; le transport devient alors un supplice, etc... quelles secousses, quels déchirements l'infortuné n'éprouve-t-il pas ! C'est bien pis encore quand on est réduit à l'asseoir en travers sur des fusils ! » (*Dict. des sciences médic.* 1814, t. VIII.) Percy y voit « un affligeant spectacle », et n'hésite pas à proclamer que c'est un surcroît de malheur qui a fait perdre la vie à plus d'un brave militaire blessé. Il est vrai de dire que dans les citations qui précèdent il ne s'agissait que de cadavres ; il est vrai aussi que divers traducteurs français, italiens et anglais, ne s'en tiennent pas au terme générique *arma* et introduisent l'idée de *bouclier :*

Il appelle son fils !...
Son fils !... Voilà, grands dieux ! Sur un long bouclier
Que des soldats en pleurs rapportent ce guerrier.

MOLLEVAUT, 1822.

Gia morto e gia disteso
Sopra al suo scudo, a braccia riportato
Da' suoi con molto pianto era il meschino.

ANNIBAL CARO

Ma veniva
Gia per lui Lauso esanime : prosteso
Sul proprio scudo il portano, et trafitto
Di piaga immensa, i suoi guerrier piangenti.

VITTORIO ALFIERI.

Behold his mournful followers bear him slain :
O'er his broad shield still gush'd the yawing wound.
DRYDEN (*Virgile*, éd. Polyglotte de Monfalcon, Lyon, 1838.)

L'emploi du bouclier dans ces cas fait tableau ; il était conforme aux usages, mais il n'est pas dans le texte ; je sais bien que d'habiles humanistes considérent *super arma* comme l'équivalent de *super clypeum ;* je sais aussi que le P. Larue, qui est ici une autorité, a, dans sa réduction en prose de l'Énéide, interprété dans ce sens le vers de Virgile : at socii plorantes portabant *in clypeo* Lausum mortuum. Mais il me semble qu'on peut s'en tenir à la lettre [6] et défendre la version littérale : car l'emploi des piques, des lances, des longues javelines pour transporter les blessés, représente en définitive l'origine première de nos brancards modernes : « le mot *brancard*, dit Percy, autrefois *branchard*, rappelle qu'originairement on recourut aux branches d'arbre coupées à la hâte et entrelacées ou assemblées avec des liens, pour transporter les blessés. Darius, couvert de sang et vaincu, fut présenté ainsi à Alexandre ; Sully, percé de coups et vainqueur, le fut de même à Henri IV. » (PERCY, *Dict. des sciences médic.* t. VIII, p. 573.)

L'Arioste, dans l'*Orlando furioso*, fait transporter sur des branches d'arbre en guise de brancard Ermonide blessé par le prince Zerbin : « la douleur de sa blessure devint si vive qu'il pâlit et tomba évanoui sur le gazon. Deux de ses hommes d'armes qui l'accompagnaient formèrent un brancard avec de fortes branches d'arbre ; ils transportèrent ainsi le blessé qui, sans ce secours, n'aurait pu s'éloigner de ces lieux. »

[6] « Les Lacédémoniens rapportaient le blessé sur un bouclier, les Athéniens *sur des lances croisées*, .. les Romains entre leurs bras disposés en forme d'hémicycle, etc. » (PERCY, *Dict. des sciences médic.* t. VIII, p. 569.) Percy a dit du transport des blessés aux siècles derniers : « Ce sont presque toujours des soldats combattants qui rendent ce service à leurs camarades, en les portant péniblement *sur des fusils*, ou sur une planche, etc. ; car ils n'ont pas le temps de recourir aux *branches d'arbres.* » (Ibid. VIII, 1572.)

Ma il dolor de la piaga si l'aggreva
Che pallido ne l'herba riversossi.
Intanto duo scudier, che seco haveva,
Fatto una bara havean di rami grossi :
Ermonide si fece in quella porre
Ch' indi altramente non si potea torre. — XXI, st. 67.
(Voy. note 18 sur le *brancard équestre*, formé aussi de branches d'arbres.)

C'est sur des thyrses que les poètes font porter le vieux Silène de la fable. On sait que le thyrse était l'arme de Bacchus : c'est avec le thyrse que, suivant les mythologues, il fit la conquête de l'Inde : c'était une espèce de lance dont le fer était entouré de feuilles de lierre. C'est sur cette lance que J. B. Rousseau fait transporter Silène :

Et les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés. — (od. 3, l. 3.)

C'est bien là *porter sur les armes* [7].

[7] Du temps du premier empire Napoléonien, *porté sur ses lauriers* semblait être, pour quelques écrivains, synonyme de *porté sur ses armes :* Louis Brad dit en parlant du général Moreau blessé :

Frappé d'un trait cruel, le chef de nos guerriers
S'avance lentement porté sur ses lauriers.

(L. Brad, *Hygie militaire*, poème en 4 chants, Paris, Méquignon, 1819, in-8°.)

L'auteur de la *Byzanciade* fait, comme l'Arioste, transporter les blessés sur des branches d'arbre ; dans le VIe chant il peint ainsi les soins qu'au XIIe siècle le sage Nicétas consacrait aux victimes de la guerre :

Des guerriers mutilés il calme la douleur :
On étanche le sang qui fuit de leurs blessures,
On soulève avec art les pesantes armures
Où ces faibles mortels à périr condamnés
Dans un cercueil de fer semblaient emprisonnés.
Sur de légers rameaux, qu'ombragent leurs bannières,
On porte les blessés sous l'abri des chaumières, etc.

(La *Byzanciade*, poème par l'auteur des *Trois âges*, [Roux de Rochelle?], Paris, Firmin Didot, 1822, in-8°.)

Deuxième mode de transport.

Je viens de dire que l'emploi du bouclier était conforme à l'usage ; c'est effectivement de la sorte que les Arcadiens rapportent le cadavre de Pallas immolé par Turnus (*Æn.*, X, 505) :

..... At socii multo gemitu lacrymisque
Impositum scuto referunt Pallanta frequentes.

Il est étrange, tandis que tout à l'heure des traducteurs substituaient *clypeus* à *arma*, de voir au contraire Delille et Gaston continuer à traduire ici par leur même hémistiche comme si Virgile n'avait pas formellement écrit *impositum scuto :*

Cependant de Pallas les amis gémissants.....
L'environnent en foule et, l'arrosant de larmes,
Rapportent ce héros étendu sur ses armes. — Delille.

Ses fidèles amis, les yeux baignés de larmes,
Rapportent ce guerrier étendu sur ses armes. — Gaston.

Ces exemples font voir combien il est le plus souvent difficile de juger des originaux d'après les traductions : Alfieri, Caro, Dryden, Mollevaut, etc., se sont piqués de plus de fidélité :

Les amis de Pallas, le cœur désespéré,
Portent sur leur pavois ce corps défiguré. Mollevaut.

Ma gli Arcadi intanto
Con gemiti e con lagrime moltissime,
Van riportando, a gara, in sul suo scudo
Il morto corpo stesso. Vittorio Alfieri.

M. Simpson avance (*op. cit.* et *Gaz. médic. Paris*, n° 12, p. 192) que, d'après Quinte Curce, ce fut sur son bouclier qu'on rapporta dans sa tente Alexandre-le-Grand, grièvement blessé au siége de la capitale des Oxydraces. Mais Quinte Curce se borne à dire qu'après sa blessure Alexandre, exténué par l'hémorrhagie et à bout de forces, se laissa retomber sur son bouclier, *Clypeo fatigatum corpus excepit*, IX, 17 ; et plus loin, il raconte qu'on le transporta dans sa tente, mais sans indiquer de quelle manière : *rege in tabernaculum relato*, *medici lignum hastæ..... abscindunt*, IX, 18. Plutarque fait un récit semblable, mais sans même

prononcer le mot de *bouclier* (*Alex.*, c. 63). C'est Arrien qui nous a transmis ce détail : « Les Macédoniens, dit-il, emportèrent sur son bouclier le roi dans un si triste état, qu'ils ne savaient pas s'il était encore vivant. » (Liv. VI, c. 10).

Ce mode de transport peut séduire le lecteur, car il frappe l'imagination ; mais au fond il me semble assez défectueux : je doute que le petit bouclier qu'Horace abandonna pour fuir à la bataille de Philippes « relictâ... *parmulâ* » (l. 2, od. 7), eût été bien suffisant pour son transport ; et ce n'est pas là de ma part une supposition gratuite, je vais la confirmer à l'instant par un exemple emprunté à la *Thébaïde* de Stace ; Atys, mortellement blessé par Tydée, est apporté sur son bouclier dans le palais de Jocaste : pendant que sa main est posée sur sa blessure, sa tête sans appui retombe hors du bouclier, et ses cheveux en désordre sont rejetés en arrière :

Fertur Atys, servans animam jam sanguine nullo,
Cui manus in plagâ, dependet languida cervix
Exterior clypeo, crinesque a fronte supini. (VIII, 640.)

Certes un blessé, qu'on portait dans une telle attitude, ne devait pas se trouver fort à son aise :

Era..... da le sue genti
Stato al campo de greci Ati ritolto,
E'n Thebe il riportovano dolenti,
Sopra un scudo appoggiato il bianco volto,
E quinci e quindi con le man pendenti,
Col crin disciolto. (St. 207.)

Erasmo di Valvasone (la *Thébaïde* di Statio ridotta in ottava rima ; Venetia, 1570, in-4°).

Voici une justification de ma critique, plus éclatante encore : Tydée est à son tour frappé à mort par Ménalippe ; ses compagnons éplorés l'enlèvent ; un seul bouclier ne suffit plus, il faut deux boucliers pour soutenir ses membres défaillants :

Tunc tristes socii (Tydea)....
.... Trahunt, summique in margine campi
Effultum geminâ latera inclinantia parmâ
Ponunt.... flentes. (*Thébaïde*, VIII, 729.)

Ma de suoi stretti insieme una gran parte
Di mezzo l'arme nel levar di peso :
E passo passo trattolo in disparte
Sopra duo scudi l'appogiar disteso.

ERASMO DI VALVASONE, st. 237.

Dans le *Paradis perdu*, il faut aussi *plusieurs boucliers* pour enlever Satan que l'archange Michel a frappé de sa redoutable épée dans le grand combat des bons et des mauvais anges ; Milton, s'inspirant des anciens, fait voler à son secours ses plus braves guerriers, dont les uns le protègent, tandis que d'autres réunissent leurs boucliers pour transporter vers son char, hors de la mêlée, Satan qui grince des dents de douleur, de rage et de honte :

Fortwith on all sides to his aid was run
By angels many and strong, who interpos'd
Defense ; while others bore him on their shields
Back to his chariot, where it stood retir'd
From off the files of war : there they him laid
Gnashing for anguish, and despite and shame. — Book VI.

La traduction de Delille est faible et pâle à côté de l'original dont elle ne rend ni l'énergie, ni les images :

On vole à son secours : ses fidèles guerriers
Sous son corps suspendu joignent leurs boucliers,
L'emportent vers son char, où sa brillante armure
Rougit encor du sang sorti de sa blessure, etc. — DELILLE.

Mais quittons le monde surnaturel, pour rentrer dans la réalité. En voilà assez, je pense, pour démontrer par les faits l'insuffisance du bouclier comme moyen d'enlever les blessés : d'ailleurs, pour bien juger la question, il faut se rendre parfaitement compte de ce qu'était cette arme défensive. Spanheim nous éclaire fort peu, en écrivant dans ses notes sur Callimaque, que les boucliers avaient une forme arrondie chez les Grecs et allongée chez les Gaulois (*Callimachi hymni, epigramm. et fragment.* — Ed. Ernesti, Lugd. bat., 1761 — vid. t. 2 p. 488 et 502). Pollux, dans

son glossaire, ne dit pas un mot de leurs dimensions (*J. Pollucis onomasticon* decem libris constans. gr. lat. studio Wolfgangi Seberi ; hanoviœ, 1608, in-4°.— Vid. l. 1, c. 10, nos 6 et 7).

Théocrite fait un gracieux tableau quand il peint Alcméne qui élève et fait coucher ensemble Hercule et Iphiclus dans le bouclier d'airain dont Amphitryon avait dépouillé Ptérélas (idyll. 22). Le poète portugais Antonio Dinys n'a pas manqué d'enrichir de ce charmant souvenir de Théocrite le 5e chant de son poème du *Goupillon*. (Le goupillon, poème héroï-comique, traduit du porgais [par Boissonade], Paris, 1828, in-32). Virgile termine le dramatique épisode de Laocoon par une remarque que je tiens à mettre en relief, c'est que les deux gigantesques serpents, qui avaient enlacé de leurs immenses anneaux le prêtre de Neptune et ses deux fils, purent se cacher ensemble sous l'orbe du bouclier de Pallas (Æn. II, 287). On sait que le bouclier d'Ajax était légendaire dans l'antiquité : l'Iliade, en plus d'un chant, célèbre ses vastes proportions. Stace renchérit sur tous ceux qui l'ont précédé: Homère l'avait seulement *comparé* à une tour, XVII, 128 ; Stace dans un style hyperbolique, l'*égale* à une montagne, œquum montibus orbem (Achill. III, 175, édit. Marolles, 1658).

La vérité est que les boucliers variaient suivant les guerriers et suivant leur genre d'armure. On doit en distinguer plusieurs espèces, avec Christoph. Cellarius (*de antiquitatibus Romanor.* Magdeb. 1722) :

Scuti forma oblonga erat et productior ;

Clypei rotunda et brevior ;

Parma itidem rotunda, et in omnes partes par à medio, tripedalis dicta. Tit. liv. XXXVIII.

Pelta dicebatur parvum scutum quo utebantur levis armaturæ milites.

Cœtra scutum est breve et loreum quo præsertim utebantur Afri et Hispani. cf. Tit. liv. et Sil. ital. [8].

[8] Voici, comme terme de comparaison, un article sur le bouclier, qui est

Il devient manifeste, si je ne me trompe, que tous les boucliers n'étaient pas capables d'offrir un bon moyen de transport. L'espèce d'infamie attachée par les anciens à la perte du bouclier, avait donné naissance au proverbe grec, si en vogue surtout à Sparte, *aut cum hoc aut super hoc.* Ausone (voy. *Ausonii opera*, Paris 1730, in-4°) Ausone est pris pour un moderne dans le *Parnasse latin moderne*, par J. Brunel, (1808 t. I, p. 14) en a fait l'objet du distique que voici :

Mater Lacoena clypeo obarmans filium
« Cum hoc, inquit, aut in hoc redi. »

C'était un point d'honneur pour tout guerrier de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier : ni vivant ni mort, il ne devait jamais s'en séparer [9]. Quand on l'entend de l'enlèvement des

plus moderne, mais moins complet, quoiqu'offrant de nouveaux détails : « Les Vélites avaient un bouclier rond (parma) de trois pieds environ de diamètre, en bois et couvert de cuir. — Les soldats appelés *hastati* et *triarii* avaient un bouclier oblong (scutum), long de quatre pieds, large de deux et demi, fait en bois joint par de légères bandes de fer, et le milieu relevé en bosse (umbo) garni de même métal, et le tout recouvert de cuir, enfin quelquefois un bouclier rond et plus petit (clypeus). » (*Antiquités romaines*, ou tableau des mœurs, usages et institutions des Romains, par Alexandre Adam, recteur du collége d'Édimbourg [trad. par de L'Aubepin?], Paris, 1826, 2 vol.) — Voy. aussi Furgault, *Diction. des Antiquités grecques et romaines*, Paris 1824, in-8°. article *Armes.*

[9] Mater Spartana scutum filio dat in bellum proficiscenti sicque illum adhortatur : « fili, aut hoc aut super hoc » laconicâ brevitate sentiens sic rem gerendam in bello, aut victor clypeum referret, aut mortuus in eo domum reportaretur (de virginitatis custodiâ; de uxorum in viros pietate; de gentium moribus, lib. IV. auctore Johanne Guastio Brisacensi, Bas. 1543, in-16°.) C'est là un apophthegme emprunté littéralement à Plutarque : voy. *Lacœnar. apophthegm.*, éd. gr. Tauchnitz, t. II, p. 187, et Ricard, trad. fr. Paris 1785, t. III, p. 202.

Plutarque rapporte que le poète Archiloque étant venu à Sparte, en fut chassé sur l'heure même, parce qu'on sut qu'il avait dit dans une de ses poésies : *il vaut mieux jeter son bouclier que mourir* (*instituta laconic.* XXXIII. — Éd. gr. t. II, p. 179; Ricard trad. fr. III, 184).

Végèce nous apprend que les soldats romains étaient obligés de faire graver

cadavres, je n'ai rien à dire; mais si l'on veut l'étendre encore à celui des blessés, je ne puis l'admettre qu'à titre exceptionnel; rien ne saurait plaider plus éloquemment en faveur de notre thèse que ce qu'apprend Quinte Curse sur Agis, roi de Sparte, qui se dévoua pour sauver sa patrie de la servitude dont la menaçaient les Macédoniens : grièvement blessé dans la bataille qu'il livra en 330 à Antipater, lieutenant d'Alexandre, ses gardes le placèrent sur son bouclier pour le ramener au camp; mais il s'y trouvait si mal que, malgré son courage, il avait peine à supporter les douloureuses secousses qu'imprimait à ses blessures ce mode vicieux de transport : inter omnes Lacedaemonios rex (Agis) eminebat,... donec hastâ femora perfossa, plurimo sanguine effuso, destituêre pugnantem : ergo clypeo suo exceptum armigeri raptim in castra referebant, jactationem vulnerum haud facile tolerantem. VI. I.

Troisième mode de transport.

Nous entrons ici dans l'exposition de moyens plus pratiques, dont je vais dérouler une série.

Le consul P. Corn. Scipion est grièvement blessé par un Garamante à la bataille du Tesin. Le jeune Scipion, qui devait plus tard recevoir le glorieux surnom d'*Africain*, accourt près de son père, le charge sur ses épaules, et se hâte de l'emporter loin du champ de bataille :

leur nom sur leurs boucliers, avec le numéro de la cohorte et de la centurie, afin qu'ils fussent déshonorés s'ils les abandonnaient. (Voy. Noël, *Dictionn. historique*, p. 41, in-8°, Paris 1806.)

Lamartine fait allusion à ces souvenirs antiques dans les adieux que lord Byron adresse à l'Angleterre par la bouche de Childe Harold :

Oui ! fier du noble sang qui parle encore en moi,
Je veux de tes vertus t'honorer malgré toi;
Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
Je consacre à ton nom ou ma mort ou ma gloire !
Adieu donc ! je t'oublie, et tu peux m'oublier ;
Tu ne me reverras que sur mon bouclier ! — § XIV.

Hîc puer ut patrio defixum corpore telum
Conspexit,..... fertur per tela, per hostes
Intrepidus;.....
Tunc, raptâ propere duris ex ossibus hastâ,
Innisum cervice ferens humeroque parentem
Emicat. — *De bell. punic.*, IV. 455.

La chirurgie ne peut que blâmer ici la précipitation téméraire avec laquelle Silius Italicus procède à l'extraction du trait. Tite Live se borne à dire : « le consul fut sauvé par la valeur de son fils, à peine en âge de puberté [10]. C'est ce jeune héros qui devait avoir la gloire de terminer cette guerre, et mériter le surnom d'Africain par sa belle victoire sur Annibal et les Carthaginois. » Periculum intercursu tum primum pubescentis filii propulsatum : hic erit juvenis penes quem perfecti hujusce belli laus est, *Africanus* ob egregiam victoriam de Annibale Pœnisque appellatus. — XXI. 46. — Silius ne devait pas oublier que Virgile, dont il suit les traces, présente tout autrement l'épisode de Pallas, dont lui-même ne fait ici que reproduire une copie :

Hîc Turnus ferro præfixum robur acuto
In Pallanta diu libram jacit;.....
Vibranti cuspis medium transverberat ictu. *Virgil.*, Æn. X, 479.

.... Garamas jaculis propioribus instat,
Et librat sœvâ trajectum cuspide ferrum;
Hîc puer ut patrio defixum corpore telum
Conspexit, etc. *Sil. de bell. punic.*, IV., 453.

On voit que l'imitateur, qui emploie les mêmes expressions

[10] Lebeau (voy. d. Caroli Lebeau Carmina, Paris 1782, p. 209; et *Parnasse latin moderne*, Lyon 1808, t. I, p. 24), n'explique pas non plus comment Scipion sauva son père :

Defluit ad terram (*Scipio*), lapsusque relinquit habenas
Saucius; ..... vidit tremuitque videndo
Filius, ille puer, sed vir puerilibus annis.
Advolat ergo suî oblitus, corpusque paternum
Protegit ipse suo, et patrem dat vivere natus.

que son modèle, place aussi ses personnages dans la même situation : or qu'arrive-t-il dans l'*Enéide ?* le voici : à l'instant où Pallas arrache le trait de sa blessure, son sang et sa vie s'échappent aussitôt par la même voie :

> Ille rapit calidum frustra de vulnere telum,
> Unâ eâdemque viâ sanguisque animusque sequuntur. X. 488.

> Malgré l'airain, le fer...
> Traverse sa cuirasse et son cœur tout ensemble :
> Le courageux Pallas l'arrache tout sanglant,
> Et sa vie aussitôt s'échappe avec son sang. DELILLE.

Combien l'histoire ne fournit-elle pas d'exemples mémorables de ces mêmes accidents ! là, Cornelius Nepos nous montre Epaminondas, grièvement blessé à la bataille de Mantinée en 363 avant J. C. et succombant au moment où le fer fut extrait de la plaie : aussi le héros Thébain, connaissant le danger de son état, ne voulut-il permettre cette extraction qu'après s'être assuré que son armée était victorieuse. Cum animadverteret mortiferum se vulnus accepisse, simulque si ferrum quod ex hastili in corpore remanserat extraxisset, animam statim amissurum, usque eo retinuit quoad renunciatum est vicisse Bœotios;.... ferro extracto confertim exanimatus est. — cap. 9. — Ici, Quinte Curce nous apprend que, dans deux blessures graves que reçut Alexandre-le-Grand, l'une à l'épaule au siége de Gaza, IV. 25, et l'autre dans le flanc droit au siége de la capitale des Oxydraces, IX. 19, l'extraction des traits fut dans les deux cas suivie d'une hémorrhagie inquiétante qui fit tomber le roi en syncope et menaça grandement ses jours. — Ailleurs, Tite Live raconte, l. II. c. 20, qu'à la bataille du lac Regillus, T. Herminius, frappé d'un dard pendant qu'il dépouillait le corps de son ennemi, fut ramené vainqueur dans le camp, mais qu'il expira pendant le premier pansement : T. Herminius,... inter spoliandum corpus hostis veruto percussus, cum victor in castra esset relatus, inter primam curationem expiravit. — Enfin nous retrouvons, dans Quinte Curce VI. 2,

Agis, roi de Sparte, blessé à la poitrine d'un coup de lance : et à peine a-t-il voulu extraire le fer de sa plaie, qu'il perd ses sens et retombe mourant sur ses armes : lancea nudo pectori infixa est : quâ ex vulnere evulsâ, inclinatum ac deficiens caput clypeo paulisper excepit ; deinde linquente spiritu pariter ac sanguine, moribundus in arma procubuit. — C'est un avis, bon à méditer, qu'expriment les vers que voici sur le chevalier Bayard :

On venoit de blesser ce guerrier généreux,
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux ;
Mais il tombe, et l'on trouve au défaut de l'armure
Tout le fer d'une lance encor dans la blessure :
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher à la fois la vie avec l'acier.

De Belloy (Tragédie de Gaston et Bayard).

Notons bien que les grands poëtes sont d'accord avec les historiens : Homère, dans les blessures du genre de celles de Scipion, ne se comporte pas comme Silius : quand Pandarus a blessé Diomède d'un coup de flèche sur l'épaule droite au défaut de la cuirasse, Homère ne fait pas arracher brusquement le trait. « Alors, dit-il, Diomède se retire ; il se met à l'abri vers son » char et ses coursiers, et appelle le fils de Capanée : « hâte-toi, » cher Sthénélus, descends de ton char pour arracher de mon » épaule cette flèche cruelle ; il dit ; Sthénélus aussitôt s'élance » à terre, et s'approchant de lui, retire la flèche qui lui perçait » l'épaule ; le sang jaillit à travers les mailles de la cuirasse. » V. 107. Il faut ensuite l'intervention divine de Minerve pour que Diomède puisse continuer le combat ; il faut que « la déesse ranime le héros et rende ses pieds et ses mains plus agiles. » V. 121. Voilà la nature.

Combien nous sommes loin d'Homère et de la nature dans ce passage de la *Pharsale* où Lucain, renchérissant sur Silius Italicus, représente Scœva atteint d'une flèche qui s'est implantée dans l'orbite gauche et lui a transpercé l'œil : Scœva déjà couvert

de blessures, affecte de mépriser encore celle-ci : il va jusqu'à rompre lui-même tous les liens qui attachent le globe sanglant, et arrachant d'une main furieuse la flèche et l'œil qu'elle tient suspendu, il les foule aux pieds l'une et l'autre.

Dictœâ procul ecce manu Gortinis arundo
Tenditur in Scœvam, quæ, voto certior omni,
In caput atque oculi lævum descendit in orbem.
Ille moras ferri, nervorum et vincula rumpit,
Affixam vellens oculo pendente sagittam,
Intrepidus, telumque suo cum lumine calcat. VI, 214.

Armé d'un dard Crétois voici qu'un bras nerveux
Vise Scéva, l'atteint au-delà de ses vœux ;
Le fer frappe l'œil gauche et descend dans l'orbite.
Scéva saisit le trait; dans sa rage subite,
Il l'arrache avec l'œil qui s'y tient suspendu
Et foule aux pieds la flèche et l'œil qu'il a perdu.

J. Demogeot (*La Pharsale*, trad. en vers français, Paris, 1856).

Revenons à Homère. « Tlépolème blesse Sarpédon à la cuisse gauche avec une longue javeline dont la pointe pénètre dans le membre et va se fixer dans l'os;... ses vaillants compagnons l'emportent loin de la mêlée ; la longue javeline qui traîne lui pèse cruellement ; mais nul d'entre eux ne s'en occupe, ni ne songe à retirer de sa cuisse l'arme de frêne ; ils ne s'empressent que de le faire monter sur un char, tant ils étaient impatients de le soustraire au danger qui le menace!... Les valeureux amis du divin Sarpédon le portent sous un magnifique hêtre consacré à Jupiter. Là le brave Pélagon, son ami fidèle, retire de sa cuisse le javelot de frêne : son âme est prête à le quitter ; un épais nuage se répand sur ses yeux ; mais bientôt il recouvre ses sens, et le souffle de Borée, qui vole à son secours, ranime ses esprits défaillants. » V. 660 et 692. — C'est avec les mêmes précautions, comme on le verra plus loin, que Patrocle emporte Eurypile blessé, et va le déposer dans sa tente avant de chercher à extraire de sa cuisse la flèche dont l'a atteint Pâris. XI, 485, etc., etc.

Ce n'est point Silius Italicus qui a inventé le mode de transport qu'il décrit ; il l'a emprunté à Virgile : Scipion le jeune chargeant son père sur ses épaules rappelle Énée qui porte de même son père Anchise pour le sauver du sac de Troye : il prend mille soins pour que le vieillard soit mieux, il étend sur son cou et ses épaules ses pans d'habits qu'il recouvre d'une peau de lion, puis il se baisse pour recevoir son précieux fardeau :

> Haec fatus, latos humeros subjectaque colla
> Veste super fulvique insternor pelle leonis,
> Succedoque oneri. Æn. II, 721.

> A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
> Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau. DELILLE.

Je crois pouvoir, en examinant l'*Anabase* à un point de vue médical, établir que souvent c'était de cette manière qu'on transportait les blessés dans une armée en campagne : ainsi Xénophon parle à deux reprises de soldats qu'on débarrassait de leurs armes et qui étaient chargés de porter les blessés dans la retraite des Dix-Mille : il est vrai qu'il n'explique pas quel était le mode de transport ; mais il est évident, à mon avis, que celui dont je m'occupe était le seul qui pût permettre aux porteurs de faire de longues étapes et de suivre les troupes en marche, le mot φέρω qu'emploie Xénophon, étant synonyme du verbe latin *fero* qu'on lit dans Silius, loin de s'opposer à notre interprétation, semble la confirmer (*Anab.* III, 4, n° 32, et V. 8).

Stace nous donne une variété de ce procédé quand, dans *la Thébaïde*, il peint avec les couleurs d'un réalisme digne de Lucain, le farouche Capanée emportant Ménalippe qui vient de blesser à mort Tydée et qui est lui-même mortellement atteint : il le trouve gisant dans la poussière, le relève respirant encore, et le charge brutalement sur son épaule gauche que rougit de sang la blessure du fils d'Astacus rouverte à chaque secousse :

> ..... primus abit, primusque repertum
> Astaciden medio Capaneus e pulvere tollit

Spirantem, lævâque super cervice reportat
Terga cruentantem concussi vulneris undâ. — VIII. 746.

Ma inanzi à gli altri Capaneo gigante
Correndo fra nemici in fretta scese,
E furibundo fuor di mezzo a tante
Spade di Thebe Menalippo prese,
Che ferito per man di Tideo un rivo
Spargea di sangue, piu morto che vivo;
Se'l gitta in spalla Capaneo. — St. 242.

ERASMO DI VALVASONE.

On trouve dans l'*Orlando furioso* un rapprochement remarquable à faire avec la *Thébaïde*, dans ce passage où un formidable géant enlève dans ses bras la valeureuse Bradamante qu'il vient de renverser d'un coup de massue, la charge sur ses épaules et l'emporte comme un loup ravit un agneau :

La donna tramortita in braccio prende,
E se l'arreca in spalla, e via la porta
Come lupo talhor piccolo agnello. — C. XI, st. 19.

Tydée, dans les vers de la *Thébaïde* qui suivent, déploie contre Ménalippe tant de férocité que Bellone elle-même, dont il était jusque là protégé, détourne avec horreur les yeux de ce spectacle et ne rentre dans l'Olympe qu'après avoir purifié ses regards. Certes Stace ne pouvait prononcer contre lui-même une condamnation plus en règle. On dirait qu'il ait voulu plus loin racheter ce défaut par l'intéressant épisode d'Hoplée et de Dymas qui parcourent, la nuit, le champ de bataille, à la recherche de Tydée et de Parthénopée, dont ils étaient les fidèles compagnons : quelle touchante sollicitude pour reconquérir ces chères dépouilles ! et quelle n'est pas leur joie quand Diane leur fait découvrir les deux cadavres ! comme si leurs maîtres étaient rendus à la vie, chacun d'eux saisit son précieux fardeau et le charge sur ses épaules : ils n'osent plus ni parler ni pleurer ; le jour approche, l'aurore menace de les trahir ; ils marchent à grands pas dans un morne silence ; ils s'affligent de voir les ténèbres pâlir. Hélas ! ils sont

l'un et l'autre victimes de leur dévouement, et meurent en serrant dans leurs bras les corps de leurs illustres chefs ;

> ..... luce vident ; longe dant signa per umbras
> Mutua lætentes, et amicum pondus uterque,
> Ceu reduces vitæ sævâque à morte remissos,
> Subjectâ cervice levant. Nec verba, nec ausi
> Flere diu : prope sæva dies, indexque minatur
> Ortus : eunt taciti per mæsta silentia magnis
> Passibus, exhaustasque dolent pallere tenebras. — X, 377.

Nous n'avons jusqu'ici vu intervenir qu'un seul porteur : il y en a toujours au moins deux dans les citations qui vont suivre : c'est une variété du mode qui nous occupe. Je trouve à faire ici entre l'*Orlando furioso* et la *Thébaïde* un nouveau rapprochement plus curieux encore que celui qui précède : l'épisode de Médor et Cloridan à la recherche du roi Dardinel tombé sous les coups de Renaud est une véritable reproduction de celui d'Hoplée et de Dymas qu'on vient de lire ; il paraît que l'Arioste a beaucoup pratiqué Stace. « Dans cet horrible mélange de cadavres dont le vaste champ de bataille était couvert, Médor et Cloridan auraient pu continuer en vain leurs pieuses recherches pendant le reste de la nuit, si la lune (Diane) n'eût daigné dissiper les nuages qui l'obscurcissaient et apparaître plus belle encore que lorsqu'elle se jeta sans voile dans les bras d'Endymion. Médor reconnaît Dardinel à l'éclat de ses armes ; il se jette à ses pieds qu'il arrose de larmes ; il modère l'expression de ses regrets ; il s'exprime à voix basse ; ce n'est pas qu'il craigne pour sa vie ; mais il appréhende d'être troublé dans son généreux dessein ; enfin Médor et Cloridan chargent le corps du roi sur leurs épaules, et se partagent cet honorable fardeau ; ils hâtent leurs pas autant que le permettent ces chères dépouilles : car déjà l'astre de la lumière s'apprête à chasser les étoiles du ciel et les ténèbres de dessus la face de la terre. » Ils sont l'un et l'autre victimes de leur dévouement, comme dans la *Thébaïde* : Cloridan meurt sous les coups des ennemis ; et Médor, que nous reverrons plus loin (5e mode) tombe atteint de plusieurs blessures :

Fù il morto Re su gli homeri sospeso
Di tramendue, tra lor partendo il peso. — XVIII, st. 187.

Vanno affrettando i passi, quanto ponno,
Sotto l'amata soma che gli ingombra. — XVIII, st. 188.

Scœva blessé, qui a déjà figuré deux fois dans ce travail, nous le retrouvons mourant : il tombe de défaillance dès que le combat cesse : ses compagnons le reçoivent dans leurs bras et le chargent sur leurs épaules, admirant dans ce corps criblé de blessures la vivante image du courage :

La chaleur du combat soutenoit sa faiblesse :
Scœva tombe et s'éteint, dès que le combat cesse, etc....
Ses compagnons frappés de sa vertu sublime,
Sont jaloux de porter cette noble victime. — LAURÈS.

..... (Scœvæ) nam sanguine fuso
Vires pugna dabat : labentem turba suorum
Excipit, atque humeris defectum imponere gaudet :
Ac velut inclusum perfosso in corpore numen
Et vivam magnæ speciem virtutis adorant. — VI. 250.

Mais quand la lutte cesse,
Tu tombes : du combat la chaleureuse ivresse
Soutenait ta vigueur à défaut de ton sang.
Tes soldats à l'envi sur leur dos te plaçant
T'emportent, et ton corps, que leur foule contemple,
Quoique tout mutilé, d'un dieu semble le temple.
A. BIGNAN (*Beautés de la Phars.*, trad. en vers franç. Paris, 1860.)

Quand te manqua la lutte, ô guerrier, tu tombas :
Car à défaut de sang, tu vivais de combats.
Alors de ses amis la vaillante cohorte
Le reçoit dans ses bras, évanoui l'emporte,
Semble adorer un dieu dans ce corps abattu,
Sanctuaire vivant de la sainte vertu. — J. DEMOGEOT.

Ménécée, fils de Créon, afin de satisfaire à un oracle, s'est dévoué pour le salut de Thèbes sa patrie : les Thébains retirent le cadavre de leur prince et le rapportent en triomphe dans la ville;... le héros entre dans les murs, porté sur les épaules des jeunes

guerriers, aux applaudissements d'une foule nombreuse;... on dépose dans le tombeau de ses aïeux son corps adoré :

Jamque intra muros (multo) sudore receptum
Gaudentes heroa ferunt;... subit agmine longo
Colla inter juvenum, lætisque favoribus omni
Concinitur vulgo .... patriâque in sede reponunt
Corpus adoratum. — *Thébaïd.*, X. 783.

P. Mambrun, dans son poème de *Constantin*, en 12 chants (*Constantinus* sive idolatria debellata, Paris 1658, in-4°), met en présence dans un combat singulier Amphiloque et Sicanor : les deux adversaires sont blessés; le dernier tombe : c'est aussi sur leurs épaules que l'emportent ses compagnons, tout en le protégeant contre son ennemi :

Ecce sagitta
Ignotâ contorta manu, medium aera tranans,
In femur horrendis italo stridoribus hœsit :
Succedunt lapso socii, plagamque ferentem
Amphilochum longe clypeis telisque repellunt. — Lib. V.

Lorsque, dans le poème de l'Arioste, Roland furieux fut tombé dans le piége qu'on lui tendait et qu'il se trouva enchaîné par une foule de liens inextricables, Astolfe, annonçant qu'il allait le guérir, fit signe de l'enlever, et le chevalier Dudon dont la force répondait à la grande taille, le chargea sur ses épaules, et le transporta ainsi sur le sable du bord de la mer :

Comanda Astolfo che sia quindi mosso,
Che dice voler far che si risani :
Dudon, ch' è grande, il leva in su la schiena
E'l porta al mar sopra l'estrema arena. — XXXIX. st. 55.

Monti, le traducteur d'Homère, a fait en style d'une énergie dantesque trois sonnets sur Judas l'apôtre réprouvé; voici un tercet où l'on voit les démons qui emportent son cadavre sur leurs épaules enflammées :

I demoni frattanto all' aer tetro
Calar l'appeso, e le infocate spalle
All' esecrandro incarco eran feretro.

Les démons, quand la nuit vient obscurcir le monde,
Détachent le fardeau dont gémit l'arbre immonde :
Sur leurs reins enflammés lui formant un cercueil,
De la porte infernale ils ont franchi le seuil, etc.

HENRI DELATOUCHE, 1813.

QUATRIÈME MODE DE TRANSPORT.

J'ai trouvé plusieurs variétés de ce mode de transport, que je vais faire connaître par des exemples. Je commence par Homère : Mérion blesse Déiphobe à l'épaule d'un coup de javelot ; le poète le fait enlever par son frère Politès qui l'emporte à bras-le-corps ; voici comment les traducteurs en vers ont rendu ce passage :

Déiphobe chancelle, et son généreux frère
Polite le soutient, le reçoit dans ses bras,
L'emporte, malgré lui (sic) loin du champ des combats.

ROCHEFORT, 1770.

Il buon Polite accorre
E'l ritrae dalla mischia, e lo fa peso
Delle braccia fraterne, ei sopra il carro
Mal suo gardo (sic) l'acconcia.

MELCHIOR CESAROTTI.

Le lecteur, qui voit dans l'*Iliade* que « Déiphobe, emporté vers » la ville sur son char, pousse de profonds soupirs, accablé par » la douleur, et que de sa blessure le sang coule en abondance » XIII, 238, s'étonnera sans doute comme moi, que ce soit *malgré lui* qu'on l'emmène ! Homère se garde bien de commettre un pareil contre-sens ; ces traducteurs, qui ont omis d'utiles détails, ont le tort d'en ajouter d'autres qui ne sont ni dans le texte, ni dans la situation : « Politès, dit Homère, Politès, frère de Déiphobe, » le saisit de ses deux bras par le milieu du corps, et l'emporte » loin de la terrible mêlée, jusqu'à ses rapides coursiers qui » stationnaient en arrière du théâtre du combat. » XIII, 533. Vinc. Monti est resté fidèle au texte, comme Cunich et Lallier qui interprètent fort bien le modus faciendi :

Corse al ferito
Il suo german Polite, e per traverso
L'abbracciando il cavò dal rio conflitto, etc.

VINC. MONTI, vers 685.

Deiphobum at manibus medium complexus, ab armis
Pugnantûmque virûm turbâ strepituque Polites
Eripuit frater seorsum et post prœlia densa
Duxit ubi currusque illi fidusque sedebat
Auriga et bijugi celeres.

(*Homeri Ilias latinis versib. expressa*, a RAYMUNDO CUNICHIO RAGUSINO; adjiciuntur epigramm. select. ex anthol. gr. — Venetiis 1783, in-8°).

Retrò sociorum cedit ad agmen
Deiphobus : læsum mediis complexus in ulnis
E tristi educit bello fratremque Polites
Pone leves ad equos portat currusque decoros. — LALLIER.

Ailleurs c'est Patrocle qui enlève Eurypyle blessé, de la même façon que Politès vient de le faire pour Déiphobe :

A ses yeux vient s'offrir Eurypyle blessé,
Portant encore le trait dans ses chairs enfoncé, etc.
« Secourez-moi, Patrocle, et du mal que j'endure
Daignez me délivrer, etc. »
— A ces mots il l'enlève, et le porte en sa tente,
Le place sur son lit, et d'une main sçavante
Il arrache le trait enfoncé dans son flanc. — ROCHEFORT, 1770.

Alors le soutenant sur son sein, dans ses bras,
Il l'entraîne à la tente où des mains empressées
L'étendent mollement sur des peaux entassées, etc. [11]

AIGNAN (l'*Iliade*, traduite en vers fr. suivie de notes critiq., 2e éd. Paris, 1812, in-8°.)

[11] « Guide moi vers la flotte, et d'un bras empressé
Viens retirer le fer dans ma cuisse laissé, etc. »
— A peine le guerrier, le prenant dans ses bras,
L'a conduit dans la tente, un serviteur agile

Que les traductions en vers n'aient pas exactement rendu les détails du texte, il ne faut pas s'en étonner, quand celles en prose n'ont pas bien réussi, comme je vais le faire voir : « Patrocle » rencontre le fils d'Évœmon, le vaillant Eurypyle qui, blessé » d'une flèche à la cuisse, se traînait avec peine hors de la mêlée : » une abondante sueur coulait de sa tête et de ses épaules, et un » sang noir jaillissait de sa profonde blessure, etc. — O Patrocle, » dit-il, prête-moi ton secours, emporte-moi jusqu'à mon navire, » et arrache ce fer de ma cuisse, etc. — A ces mots Patrocle, » saisissant Eurypyle par le milieu du corps, le porte [12] dans sa

Déroule des taureaux la peau souple et mobile,
Et prompt à l'y placer, Patrocle armé du fer
Coupe le trait cruel et dégage la chair. — A. Bignan, 1834.

Cosi dicendo, e lo sostenta el scorge
Sino alla tenda, e poi che qui fu steso
Su folte pelli, con bell' arte estragge
L'acerbissimo dardo. — Melchior Cesarotti.

..... il cinse
Colle braccia cio detto, e nella tenda
Il menò, l'adagiò sopra bovine
Pelli dal servo acconciamente stese,
Indi col ferro dispiccò dall' anca
L'amarissimo strale. — Vincenzo Monti, V, 1122.

[12] Gail traduit, comme Madame Dacier : après m'avoir *ramené* dans mon vaisseau, *coupez*-moi ce trait qui me perce la cuisse, etc. — le prenant sous les bras et le *soutenant*, il le *mène* dans sa tente;.... il coupe légèrement avec son couteau *le trait* qui lui perce la cuisse. » (Homère, gr. lat. franç., Paris 1810, t. III). Dugas Montbel traduit, comme Bitaubé : « *conduis* moi jusqu'à mon navire, arrache le fer de ma cuisse, etc. — le *soutenant* par le milieu du corps (de ses bras et de son sein, Bitaubé), il le *conduit* dans la tente;.... puis il *coupe* le trait cruel, etc. » (Homère, trad. fr. 2e édition, Paris 1834, t. I.) Il y a là deux points à élucider :

1° Eurypyle ne peut plus marcher, il se traîne à peine : Patrocle ne se borne pas à le *soutenir*, il le *saisit à bras le corps* sub sterno suscipiens, et dès lors on ne doit pas dire qu'il le *mène* (Dacier, Gail), ni qu'il le *conduit*

» tente ; un esclave qui les aperçoit étend des peaux de bœuf, et

(Bitaubé, Dugas Montbel, Bignan), mais qu'il le *porte* (Rochefort) : ἄγε qu'emploie ici Homère a le sens de *ferebat*, comme dans cette phrase parallèle où Politès *saisissant dans les bras* Déiphobe par le milieu du corps l'*emportait* loin de la mêlée, per medium manibus complexus ἐξήγεν (que M. Lallier rend très bien par *portabat*), efferebat, XIII, 534 ; c'est aussi du verbe ἄγω que se sert Xénophon au sujet des soldats qui *transportaient* les blessés. (*Anabas*, V. 8).

2° *Couper le trait*, comme l'écrivent Gail et Dugas Montbel à l'exemple de la plupart des traducteurs, serait un fort mauvais moyen pour l'extraire : l'opérateur n'aurait plus de prise sur lui ; c'est à tort que Mad. Dacier formule cette note, et à tort que Bitaubé la reproduit : « il coupe le trait, parce qu'il » perçoit la cuisse de part en part et qu'on ne pouvoit l'arracher ni d'un costé » ni de l'autre ; au lieu qu'estant couppé, on le tiroit facilement » et d'abord le texte n'établit nullement que la cuisse fût *traversée de part en part*, on lit seulement que « Pâris *frappa* Eurypyle à la cuisse droite d'un coup de flèche, βάλε *percussit* » XI, 583. Ensuite Mad. Dacier traduit elle-même : « Le bois se rompt, et le fer, qui reste dans la playe, luy cause des douleurs vives. » Dès lors il n'y avait donc rien à couper ; d'ailleurs ce n'est pas ainsi que l'art procède : Notons bien que « exscindere sagittam » ne signifie pas *couper une flèche*, mais l'*extraire par une incision des chairs ;* tel est le sens de ἐκτάμνειν. Celse dit très catégoriquement : ubi satis incisum est, telum eximendum est. (*De medecin*, VII, 5.) Si l'on m'objectait que c'est là de la chirurgie pure, que ni les poètes ni leurs traducteurs ne peuvent connaître, je croirais répliquer d'une manière péremptoire par deux vers de l'*Énéïde* où Virgile explique admirablement par la bouche d'Enée blessé, l'opération qui se doit faire ;

> Ense secent lato vulnus, telique latebras
> Rescindant penitus. — *Œn.*, XII, 309.

« Qu'on ouvre largement la plaie avec le fer et qu'on débride les chairs jusqu'à » l'endroit où la pointe du dard est cachée. » Voici à l'appui du poète le témoignage d'un historien : Critobule, dans Quinte Curce, opère Alexandre-le-Grand, comme Enée recommande, dans l'*Énéïde*, à lapis de l'opérer : corpore deinde nudato, animadvertunt (medici, et Eritobulus inter medicos artis eximiæ) hamos inesse telo, *nec* aliter id, sine pernicie corporis, *extrahi posse* quam ut, *secando*, *vulnus augerent*. IX, 18. — Rien ne saurait mieux justifier notre interprétation : c'est aussi ce que Louis Brad, chirurgien militaire, exprime dans ces vers :

» Patrocle y couche le blessé, puis armé du fer il extrait de la » cuisse le trait cruel. » (XI, 809, 845.)

On voit dans l'*Argonautique* que Valerius Flaccus fait agir un de ses héros absolument comme Patrocle et Politès; c'est Télamon qui emporte Canthus en le saisissant par le milieu du corps :

Hinc medium Telamon Canthum rapit. — VI. 364.

Il est remarquable qu'Homère ait su trouver dans l'enlèvement que Vénus fait d'Énée, blessé par Diomède, la matière d'un gracieux tableau : les moindres détails deviennent sous sa plume autant de traits charmants ; c'est la nature prise sur le fait et embellie par un artiste :

Énée allait périr, si la belle Cypris
N'eût dans son sein d'albâtre enveloppé son fils,
Et contre les assauts d'une foule impuissante
N'eût opposé les plis de sa robe éclatante :
La déesse l'enlève et court sauver ses jours [13].

ROCHEFORT, 1770.

Soudain d'un fer habile armant sa docte main,
Il agrandit la plaie, et d'un toucher certain
Il recherche, il saisit, tire avec assurance
Le trait sanglant et lourd qui faisait sa souffrance;
Du sang qui coule encore il arrête le cours,
Et l'espoir du guerrier renaît avec ses jours.

(*Hygie militaire*, poème en 4 chants, Paris 1819, p. 62.)

[13] Vénus autour de lui coule ses bras d'albâtre,
Cache en son voile d'or ce fils qu'elle idolâtre,
Et repoussant les dards, empêche un grec vainqueur
De lui ravir le jour en lui perçant le cœur, etc.

A. BIGNAN, 1834.

Il vede, e accorre
La diva madre : al caro figlio intorno
Le braccia candidissime distende,

Quand Vénus l'aperçoit, la tremblante déesse...
Coule autour de son fils ses bras éblouissants,
Et, pour le dérober aux périls renaissants,
Sous les plis redoublés de sa robe odorante,
Légère, elle l'emporte aux bords fleuris du Xanthe.

AIGNAN, 1812.

Les traducteurs ont redoublé d'efforts pour lutter contre le modèle : ce n'était pas chose facile. — Énée est renversé d'un violent coup de pierre par Diomède qui l'a frappé à l'articulation de la hanche : l'énorme et raboteuse pierre a déchiré la peau, brisé l'os, et rompu les deux nerfs de la jointure : Énée allait périr ; Vénus l'aperçoit, elle accourt : « la déesse aussitôt passe » ses bras d'albâtre autour de son cher fils, et le couvre des plis » de son voile éclatant, dont elle lui fait un rempart contre les » traits, de crainte qu'un des cruels enfants de Danaüs ne vienne » avec ses armes d'airain le frapper au cœur, et ne lui ravisse le » jour. C'est ainsi que Vénus emportait son cher fils loin du » théâtre du combat. » V. 314.

J'ai découvert, du mode de transport qui nous occupe, plusieurs variétés dont voici la première : je la tire de la *Thébaïde ;* le poète est aussi explicite qu'on pourrait le désirer d'un auteur technique :

E fa riparo del ceruleo peplo
All' acaiche saette, e dai perigli
Della mischia il ritrae. — MELCH. CESAROTTI.

Intorno al caro figlio ella diffuse
Le bianche braccia, e del nitente peplo
Gli antepose le falde, onde d'all' armi
Ripararlo, e impedir che ferro acheo
Gli passi il petto e l'anima gl'involi. — VINCENZO MONTI. V. 410.

Périphas enlève du sol le corps de son frère mourant; il soutient d'une main son cou languissant et de l'autre ses flancs :

Fratris moribunda levabat
Membra solo Periphas (nil indole clarius illâ
Nec pietate fuit!) lævâ marcentia colla
Sustentans, dextrâque latus. — *Thébaid*, II, 630.

Voilà qui est très précis et qui semble au premier abord très méthodique; mais en y regardant de plus près, on trouve la chose assez défectueuse ; saisir le cou, sans soutenir aussi la nuque et la tête, c'est mettre le blessé dans une position pénible et forcée ; d'autre part, soutenir les flancs, sans descendre au dessous du sacrum, c'est laisser pendre les jambes qui deviennent fort gênantes.

Je passe à une autre variété ; je l'emprunte à Silius Italicus : Annibal enlève son frère Magon qu'Appius, dans la bataille de Thrasyméne, a blessé d'un coup de lance au bras gauche :

Advolat interea,... fratremque amens....
.... proprio tectum gestamine præceps
Ex acie rapit, et tutis a turbine pugnæ
Constituit castris. — *Bell. punic.*, V. 344.

Comment s'y prit Annibal? c'est ce que n'indique pas Silius. Il s'agit de suppléer à son silence, et voici comment je présume qu'on peut se rendre compte de cette manœuvre: Annibal d'un bras enlevait Magon, et de l'autre il le protégeait avec son bouclier ; il faut pour cela être doué d'une grande force et d'une haute stature, ou bien se trouver à cheval; c'était ici le cas d'Annibal : d'intrépides cavaliers ont parfois exécuté d'étonnantes prouesses en ce genre : ainsi on voit, dans l'*Énéide*, Tarchon, chef des Tyrrhéniens, qui se dévouant à la mort, pousse son coursier au milieu des ennemis, fondre avec furie sur Venulus, enlever du bras droit ce guerrier de dessus son cheval, et, l'étreignant avec force, l'emporter de toute la vîtesse de sa monture, XI, 741 :

Tarchon... equum in medios, moriturus et ipse,
Concitat, et Venulo adversum se fervidus infert;
Dereptumque ab equo dextrâ complectitur hostem
Et gremium ante suum multâ vi concitus aufert.

Il dit, brave la mort, et portant la terreur,
Sur Vénulus s'élance enflammé de fureur,
L'arrache à son coursier, le saisit et l'enlève. — DELILLE.

A ces mots, il s'élance, et bravant le trépas,
Il fond sur Vénulus, l'enlace dans ses bras,
Arrache à son coursier et l'homme et son armure. — GASTON.

C'est encore ainsi que, dans le poème de l'Arioste, Roland voit fuir devant lui un chevalier inconnu qui, monté sur un vigoureux coursier, a enlevé dans ses bras une jeune femme qu'il emporte de force et toute éplorée sur l'arçon de sa selle :

e sopra un grand destriero
Trottar si vede innanzi un cavaliero
Che porta in braccio e su l'arcion davante
Per forza una mestissima donzella. — XII. ST. 4.

Les deux précédentes variétés ne sont pour ainsi dire qu'exceptionnelles : nous arrivons à une troisième, qui est à la fois plus applicable et plus commune; on n'a vu jusque là figurer qu'une seule personne; on en verra, dans ce qui suit, apparaître deux au moins, parfois trois, et même plus.

Je reprends l'*Iliade*. Patrocle vient de succomber sous les coups d'Hector; autour de son cadavre un combat acharné s'engage entre les Troyens et les Grecs. Homère, en peintre fidèle des mœurs antiques, s'attache à faire enlever le corps de ce vaillant chef avec autant de soin qu'on eût pu en mettre pour un guerrier blessé. Ajax s'adresse à Ménélas, XVII. 715:

« Aidé de Mérion, valeureux fils d'Atrée,
» Sous nos grands boucliers, d'une main assurée
» Saisissez, enlevez ce corps tant disputé, etc. »
— A ces mots Mérion et l'ardent Ménélas
Se jettent sur le corps (sic!), l'emportent dans leurs bras ([14]).

ROCHEFORT, 1170.

[14] « Aidé de Mérion, fais un dernier effort,
» Porte au sein des vaisseaux ces dépouilles glacées; .....
» Nos glaives et nos traits protègeront vos pas, etc.....

On sait que Houdar de la Motte a eu la singulière idée d'abréger *l'Iliade*, et de la resserrer, j'allais dire en douze chants, ce fut en douze livres ou chapitres : il réduit à quelques vers tout cet émouvant épisode ; Antiloque se rend auprès d'Achille :

Il court à ce héros d'un pas précipité
Dire Patrocle mort et son corps disputé ;
Enfin ce corps chéri, l'objet de leur vaillance,
Pris, repris mille fois, retombe en leur puissance,
Ils l'emportent. — Livre VIII.

(L'*Iliade*, dans *Œuvres de Houdar de la Motte*, Paris 1754.)

Sacrifier de la sorte les tableaux et les images du texte, en convertir les scènes animées et les incidents dramatiques en un récit sec et froid, ce n'est pas un moyen heureux de justifier les vers qui terminent son ode sur *l'ombre d'Homère :*

Homère m'a laissé sa muse,
Et si mon orgueil ne m'abuse,
Je vais faire ce qu'il eût fait.

Ce n'est pas là que nous pouvons trouver des lumières sur le mode de transport ; on n'en trouve pas davantage dans Cesarotti, dans Cunich et dans Monti :

Non si perda l'instante, il morto amico
Sollevato *accollatevi*, e con esso

— Dans leurs bras à ces mots les deux chefs intrépides
Ont enlevé Patrocle ; Hector à pas rapides
Sur eux se précipite. — AIGNAN, 1812.

« O Ménélas, reprend le fils de Télamon,
» Cours avec Mérion à ces combats funestes
» Arracher du héros les déplorables restes, etc..... »

— A peine les deux chefs dans leurs bras vigoureux
De Patrocle ont saisi le fardeau douloureux,
La foule des Troyens sur eux se précipite, etc.
A. BIGNAN, 1834.

Sforzate il passo inver le navi;.....
— i ben scelti compagni al grato incarco
Le *spalle sottopongono*, e con fretta
Ver le navi s'avviano. — MELCH. CESAROTTI.

.... ductor præclare cadaver
Ergo *subite humeris* pariter, tu Merionesque,
..... et medio sublatum efferte tumultu !....
— Sic ait, illi ambo complexi exsangue cadaver
Sustulerunt ulnis altâ a tellure. — RAIM. CUNICH.

Tu dunque e Merion sotto all'esangue
Mettetevi, *e sul dosso* alto il *portate*
Fuor del tumulto. — VINC. MONTI. V. 907.

A en croire ces trois écrivains, Ménélas et Mérion auraient emporté Patrocle *sur leurs épaules*, comme Monti le fait faire par les démons pour Judas l'apôtre réprouvé, ou si mieux on aime, comme Lucain le décrit pour Scæva, et Stace pour Ménécée ; il n'en est rien ! et voilà comme on peut s'attendre à pouvoir bien juger les originaux d'après les traductions ! — Ajax s'écrie, dans l'*Iliade :* « ô Ménélas, hâtez-vous, Mérion et toi, de sou-
» lever au plus vite le corps de Patrocle, et de le transporter
» hors de la mêlée ; mon frère et moi, nous resterons derrière
» vous pour résister aux Troyens et au divin Hector, etc. — Il
» dit : aussitôt Ménélas et Mérion, saisissant avec force le corps
» de Patrocle, l'enlèvent du sol dans leurs bras, etc. — ils s'em-
» pressent de l'emporter vers les larges navires loin du théâtre
» du combat. » (XVII. 717, 722 et 735).

M. J. P. Lallier a bien saisi le sens :

Meriones et tu subeuntes agmina furtim
Ex acie raptum prompto pede ferte cadaver, etc....

— Vix ea, sublatum fædâ à tellure cadaver
Extollunt manibus.

Qu'Homère décrive, comme nous l'avons dit, l'enlèvement des morts avec autant de soin que celui des blessés, c'est ce dont les

plus incrédules pourront aisément se convaincre par les citations que je vais mettre sous leurs yeux :

On voit tomber Hector, etc ;.... et pour sauver ses jours
Déjà de toutes parts volent à son secours
Sarpédon, Agénor, Polydamas, Enée, etc....
Et de leurs boucliers lui faisant un rempart
L'emportent vers les lieux où l'attendait son char.

ROCHEFORT, 1770.

..... Sarpédon, Agénor.....
Étendent devant lui leurs boucliers fidèles,
Tandis que vers son char des amis empressés
Le portent gémissant sur leurs bras enlacés.

AIGNAN, 2e édit. 1812.

C'est aussi sur les bras enlacés de ses soldats que le Tasse, dans la *Jérusalem délivrée*, fait transporter Tancrède grièvement blessé dans son terrible duel avec Argant :

Seguian molti altri la medesima inchiesta ;
Ma ritrovarlo avvien che lor succeda :
De le stesse lor braccia essi han contesta
Quasi una sede, ov'ei s'appoggi e sieda. — XIX. 116.

De leurs bras enlacés formant un lit mobile,
Ils y couchent Tancrède, et d'un pas lent, tranquille,
S'apprêtent à marcher vers les remparts.

(BAOUR LORMIAN ; la *Jérusalem délivrée*, trad. en fr., 4e éd. Paris 1822, 3 v.)

Tout à coup des guerriers près d'eux sont survenus ;...
D'autres encor cherchaient : leur troupe désolée
Arrive en même temps dans l'étroite vallée :
De leurs bras réunis, l'un à l'autre enlacé,
Ils forment comme un siège où Tancrède est placé.

(H. DESSERTEAUX, *La Jérusalem délivrée*, trad. en vers octave par octave, Paris 1855.)

C'était déjà de la même manière qu'on avait rapporté Tancrède dans sa tente après son combat contre Clorinde :

Ma sovra l'altrui braccia ambi gli pone,
E ne viendi Tancredi al padiglione. — XII, st. 72.

Une troupe de Francs par le hasard conduite
Trouve Clorinde morte et Tancrède mourant :
Le chef, quoique de loin, reconnaissant les armes
Du chevalier chrétien, se hâte plein d'alarmes;....
Sur les bras de ses gens il les place tous deux,
Puis aux tentes du prince il se rend avec eux.

F. Desserteaux, 1855.

Il est permis de croire que les soldats de Kléber ne procédèrent pas autrement lorsque l'illustre général fut assassiné au Caire en 1800 :

Au moment où Kléber vers l'Arabe s'incline,
La dague du Séide a frappé sa poitrine :
Il tombe, et les soldats loin du poudreux fossé
Portent en frémissant leur général blessé.

Barthélemy et Méry (*Napoléon en Égypte*, *1828*).

J'en dirai autant des passages suivants de la *Henriade* ; le premier a trait au chevalier d'Aumale vaincu par Turenne dans un combat singulier :

Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale. — Ch. X. 164.

Le second concerne le duc de Joyeuse tué à la bataille de Coutras en 1587 ; c'est Henri IV qui parle :

Pour moi, dans les terreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse :
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats, [15]
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas. — Ch. III. 211.

[15] Je ne veux pas cacher que l'anonyme (L. B. ancien professeur) qui a traduit la *Henriade* en vers latins (Henriados Voltarii libri decem, e gallicis versibus in latinos conversi — Paris et Toulouse, 1811) l'a entendu différemment :

Hunc humeris vidi impositum quem turba ferebat
Pallentem vultus multâque in morte natantem.

Mais je puis objecter que c'est là une supposition gratuite ; d'ailleurs je remarque que Cipriano Melivenzi, auteur d'une traduction italienne, fait du

Dans l'Iliade rien n'est plus explicite que le récit d'Homère : « alors le fils de Télamon, le grand Ajax lance contre Hector qui » s'éloigne un énorme rocher,.... qui l'atteint à la poitrine au- » dessus du bouclier, tout près du cou;.... aussitôt le puissant » Hector tombe étendu dans la poussière, etc. — Il n'est aucun » des guerriers Troyens qui ne s'empresse de voler à son secours; » et tous abaissent devant lui leurs boucliers arrondis. Ses com- » pagnons, l'enlevant dans leurs bras, l'emportent hors de la » mêlée jusqu'auprès de ses agiles coursiers. » XIV, p. 9.

Densi scuta tenent..... arcentia pestem
Dilecto capiti; mox inter brachia fessum
Horrendo comites procul à certamine mœsti
Asportant quò pone sequens auriga fidelis
Expectabat, equos frænans. — J. P. Lallier, 1853.

On ne peut rien citer ici de la traduction de Cesarotti, qui a

vivant de Voltaire en 1768 (l'*Enriade* etc. tradotta in ottava rima, n.ª ed. Napoli 1811 in-8°) s'en tient rigoureusement au texte :

Da' soldati fuora
Tratto lo veggo de' suoi giorni al fine. — St. XXX.

Quant à Caux de Cappeval, dont la traduction latine suivit de près, en 1772 (Voltarii Henriados libri decem, latinis versibus gallicis adposito duplici poemate quod accurate semper adversum respondet. n ª ed auctore Calcio Cappavalle ex aulæ palatinæ servitio ; Lutetiæ 1777, in-12), il l'a entendu dans le même sens que moi :

Namque virum mox inter brachia vidi.

J'interprète de même le vers suivant qu'on lit dans le poème du médecin Pierre Petit, intitulé : *Codrus sive optimi regis idea.* Codrus vient de se dévouer pour sa patrie ; on s'empresse autour de lui ; c'est un deuil public ; et, comme dans ces conditions on n'avait rien pu préparer, ce dut être à bras qu'on transporta son cadavre à Athènes :

Hos inter luctus corpus defertur in urbem.
(*Petri Petiti* delecta poemata, Paris 1683.)

complétement bouleversé ce chant de l'Iliade. Voici celle de Monti :

E nullo insomma
De' suoi l'abbandonò, ch' altri gli scudi
Gli anteposero al petto, altri lontano
L'asportâr su le braccia a suoi veloci
Destrier', che fuori della pugna a lui
Tenea pronti col cocchio il fido auriga. — V. 504.

Il est digne de remarque qu'Hector, avant d'avoir reçu d'Ajax cette grave blessure, en avait déjà infligé lui-même à Teucer une toute semblable : « Hector s'élance de son char, en jetant de » grands cris; il saisit un rocher, et marche droit à Teucer;.... » et, au moment où celui-ci bandait son arc, le bouillant Hector » lui lance la pierre raboteuse et le frappe près de l'épaule sur » l'os (clavicule) qui sépare le cou de la poitrine, région dange- » reuse; il rompt la corde de son arc, le bras s'engourdit au » poignet : Teucer tombe sur ses genoux, et l'arc échappe de sa » main. Ajax n'abandonne point son frère abattu; il vole à son » secours, et le couvre de son bouclier. Aussitôt arrivent deux » amis fidèles, Mécistée fils d'Échius, et le noble Alastor : ils » emportent vers les larges navires Teucer qui pousse de profonds » gémissements. » VIII, 320.

L'arc est brisé; Teucer sous le coup qui le frappe
Frémit, chancelle, tombe; à ses mains l'arme échappe.
Ajax vole à son frère, et devant le guerrier
Place l'épais rempart de son grand bouclier :
Mécistée, Alastor, ses deux amis fidèles,
Le portent gémissant aux tentes fraternelles [16].

AIGNAN, 1812, 2e éd.

[16] Le *nerf* est déchiré, le poignet engourdi;
Alors sur ses genoux le héros étourdi
Chancelle, tombe, roule, et la flèche *tremblante*
Avec son arc échappe à sa main défaillante.
A peine Ajax étend sur son frère chéri
De l'épais bouclier le tutélaire abri,

Il s'agit évidemment d'un transport à bras, et non sur les épaules, comme le supposent Cesarotti et Monti ; c'est un transport à deux pour Teucer ; voici un curieux exemple que je tire de la *Thébaïde* pour le transport d'un blessé à trois : Antigone, sœur de Polynice, et Argie, sa femme, cherchent sur le théâtre du combat, le cadavre du roi de Thèbes, mort sous les coups d'Étéocle son frère ; elles le découvrent enfin : « Ces deux » faibles femmes réunissant leurs efforts emportent Polynice dont » les membres sont déchirés : le vieux Ménète qui les accompagne » leur prête le secours de son bras affaibli par l'âge. »

Hinc laceros artus socio conamine portant
Invalidæ, jungitque comes non fortior ulnas. — XII. 411.

Le nombre des porteurs est indéterminé dans les cas qui vont suivre, comme dans celui d'Hector. L'intrépide Méon échappé seul au massacre qu'a fait Tydée de l'embuscade thébaine, vient reprocher à Étéocle sa perfidie ; et, après l'avoir accablé de ses imprécations, il se poignarde en présence du tyran dont il brave

Mécistée, Alastor, se hâtant *vers la rive*,
Emportent dans leurs bras la *victime* plaintive.

A. Bignan, 2e éd., 1834.

Il buon fratel v'accorre
E 'l gran cerchio settemplice protende,
Muro e coperchio; il pio Mecisteo intanto
Ed il fido Alcastorre al caro incarco
Frettolosi *sottentrano*, ed il Duce
Barcollante ed esanime alle navi
Lentamente riportano — Melch. Cesarotti.

Ajace no'l lasciò, ma ratto accorse,
E col proteso scudo lo protesse,
Finchè pietosi sel recàr *su gli omeri*
Due suoi cari compagni, Mecisteo
D'Echio figlinolo, e il nobile Alastorre
E alle navi il portâr. — V. Monti, V, 452.

les menaces : « son épouse et ses fidèles parents, sitôt privés de la joie de son retour, l'emportent dans sa demeure. »

Ast illum conjux fidique parentes,
Haud longum reducem lætati, in tecta ferebant. — *Thebaïd.*, III, 92.

Stace ne s'explique pas davantage au sujet de Parthénopée : il se borne à dire que ce jeune guerrier, mortellememt blessé par Dryas, est couché sur les bras de ses compagnons et porté à l'écart loin du champ de bataille : et nous voyons que ses compagnons sont assez inexpérimentés, car ils laissent retomber sa tête, et n'imaginent rien de mieux à plusieurs reprises que de soulever par sa chevelure son cou languissant qui ne peut se soutenir :

At puer infusus sociis, in devia campi
Tollitur ;.... cecidit laxatâ casside vultus,
Et prensis concussa comis ter colla quaterque
Stare negant. — IX. 876.

C'est vraiment pitié de voir porter si maladroitement un pauvre blessé ! Le traducteur italien s'est cru obligé de modifier ce texte et d'embellir un peu les détails :

Fra tanto in braccia da' compagni tolto,
Fu portato il buon re quindi di peso; ect.
Altri al suo loco gli ripone le chiome,
Ed altri al collo sottopon le braccia ;
Altri lo chiamo adhor adhor per nome,
Altri il manto sul petto gli dislaccia ;
Nè sul collo ei pero puo piu le some
Dritte tener de la smarrita faccia,
C'hor quinci hor quindi, e pur con gran pietade
Di chi lo mira, abbandonata cade. — St. 256-257.

Erasmo di Valvasone, 1570.

Le vieil Homère s'y prenait mieux que Stace : « Tlépolême de » sa longue javeline frappe Sarpedon à la cuisse gauche ; le trait, » lancé avec force, pénètre le membre et reste fixé dans l'os ; » mais Jupiter son père le préserve de la mort. Ses vaillants

» compagnons emportent loin du combat le divin Sarpédon : la » longue javeline qui traîne lui pèse cruellement ; mais aucun » d'eux ne la remarque, aucun ne s'avise d'arracher de la cuisse » l'arme de frêne ; tous s'empressent de le faire monter sur son » char, tant ils sont impatients de le soustraire au danger qui » le menace ! » V. 660. — Le fait de Sarpédon, dont nous nous sommes déjà occupé, ne semble prêter à la critique qu'autant qu'on ne s'en rend pas bien compte ; on ne saurait le comparer avec celui de Parthénopée : c'est toujours un devoir de transporter convenablement un blessé, tandis que dans le fort de la mêlée on est souvent forcé d'ajourner le soin de la blessure : « voilà » une chose, dit judicieusement Mad. Dacier, qui me paroist » devoir estre fort ordinaire dans les combats. Homère, par le » choix des circonstances et des accidents divers, jette une variété » admirable dans ses vers, et tousjours la nature est peinte. » Les traducteurs ont assez bien saisi cette pensée :

Ses guerriers empressés l'emportent dans leurs bras ;...
Le dard est oublié par leur main secourable ;...
Tant les dangers pressants dont ils sont entourés
Laissent peu de loisirs à leurs sens égarés ! — ROCHEFORT, 1770.

Nul des siens, dans l'effroi qu'inspire son danger,
De cet airain pesant n'a su le dégager. — AIGNAN, 2e éd. 1812.

A retirer la flèche aucun n'a pu songer,
Tant leur zèle inquiet s'émeut de son danger !
A. BIGNAN, 2e éd. 1834.

Je présume qu'il faut, dans les exemples suivants tirés de Quinte Curce, sous-entendre le transport à bras par des porteurs multiples : j'imagine, sans pouvoir le prouver toutefois, que ce fut ainsi que les Macédoniens transportèrent Alexandre dans son camp, lorsqu'au siége de Gaza il fut blessé à l'épaule d'un coup de flèche : linqui deinde animo et submitti genu cœpit, quem proximi exceptum in castra receperunt. IV. 25. — Je suppose

encore que ce fut de la même façon qu'Alexandre fut enlevé après avoir, dans un combat près du Tanaïs, été frappé à la cuisse par une flèche qui laissa sa pointe dans les chairs : sagittâ ictus est quæ in medio crure fixa reliquerat spiculum : illum quidem mœsti Macedones in castra referebant. VII. 23. — On ne trouve rien dans Plutarque qui vienne contredire notre interprétation (voy. *vie d'Alex.*)

S'il nous est permis de mêler le sacré au profane, nous terminerons ce chapitre par un dernier exemple puisé dans les livres saints : Vida, s'inspirant des évangiles de St-Marc, St-Luc et St-Matthieu, nous représente dans *la Christiade*, Joseph d'Arimathie qui descend de la croix le corps vénéré du Christ et qui l'emporte dans ses bras enveloppé d'un linceul :

Huc sese in medios Arimatheus urbis alumnus [17]
Infert, conscenditque trabem, atque exsangue cadaver
Detrahit et densis procul aufert corpus ab armis,
Veste tegens modo quam tales mercatus in usus. — *Christiad.* VI.

[17] Juvencus, poète latin du IVe siècle, ne donne point sur la descente de la croix les détails que nous sommes heureux de trouver dans Vida :

Procerum solus tunc justior audet
Corpus ad extremum munus deposcere Christi ; . . . .
Pilatum sacra ille rogat sibi cedere membra ;
Concessit præses, et corpus fulgida lino
Texta tegunt. — (*Historia Evangelica*).

Le P. Frison (liv. IV du poème *Theandricon*) adjoint Nicodème à Joseph, entre dans des détails presque oiseux, et n'en dit pas autant que Vida sur la descente de croix :

Ambo præsignes opibus, virtutibus ambo,
Quadrifidi scalis invadunt cornua trunci
Cum gemitu, clavosque tenaci forcipe vellunt ;
Detractisque cruento a stipite membris,
Dum sanctæ nitida exuviæ per lintea pendent
Imminet et molli ad terram deponere lapsu
Affectat veneraus vulgo execrabile corpus.

(*Opera poetica* Frison S. J. Bordeaux, 1689, in-12).

Nous ne voulons certainement pas comparer le dieu vivant, le tout puissant créateur de l'univers où il est partout présent, avec les dieux étranges du paganisme, ces dieux morts et abandonnés dans l'Olympe désert où ils n'étaient que des simulacres de divinités ! nous dirons seulement que, pour un esprit nourri des chefs-d'œuvre de la littérature païenne, la figure si dévouée de Joseph d'Arimathie, emportant dans ses bras le Dieu de la rédemption et du salut, rappelle la grande figure d'Hector si artistement peinte par Virgile quand il la fait apparaître devant Enée, d'Hector qu'on voit du fond du sanctuaire emporter dans ses bras la statue de Vesta avec les emblêmes de son culte :

Sic ait, et manibus vittas, Vestamque potentem
Æternumque adytis effert penetralibus ignem. — Œn. II, 296.

Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards
La puissante Vesta qui gardait nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle
Qui veillait dans son temple et veillait devant elle. — De Fontans.

Cinquième mode de transport.

C'est la *Jérusalem délivrée* qui va nous offrir le premier exemple de ce mode : Godefroy fait donner l'assaut à la ville sainte ; au moment où il change de bouclier pour monter à la brèche, une flèche vient l'atteindre à la jambe, et lui perce le membre dans la région la plus nerveuse, le héros chrétien veut dompter la souffrance, et continue sa marche ; mais il s'aperçoit bientôt que sa jambe, dont la plaie s'aigrit par le mouvement, faiblit sous lui, et ne peut plus le soutenir. Alors il *monte à cheval*, et retourne au camp, non toutefois sans qu'on s'aperçoive de son départ. Là, le vieil Erotime est appelé pour extraire de la blessure le fer de la flèche, mais il échoue : il est besoin de l'intervention divine qui opère en un clin d'œil la guérison de Godefroy :

Cosi mutato scudo, appena disse,
Quando a lui venne una saetta a volo :
E ne la gamba il colse, e la trafisse
Nel piu nervoso, ov' ei puo acuto il duolo;....
Ma il fortissimo Eroe, quasi non senta
Il mortifero duol de la ferita,
Dal cominciato corso il pie non lenta;.....
Pur s'avvede egli poi che no 'l sostenta
La gamba. offesa troppo ed impedita;.....
Ed ascendendo in un leggier cavallo
Giuger non puo, che non sia vista, al vallo;...
E gia l'antico Erotimo ect. — XI. St. 54. 55. 56. 70

Il prend son bouclier, et monte sur la brèche,
Mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'une flèche,
Le frappant à la jambe, atteint, coup dangereux,
Le point le plus sensible et le plus douloureux;....
— Du mal aigu, profond, domptant la violence,
Le héros au grand cœur sur les débris s'élance;....
Vains efforts! il sent bien que sa jambe blessée
Sous le poids de son corps se dérobe affaissée;
La marche aigrit le mal, et malgré sa valeur
Il quitte enfin l'assaut, vaincu par la douleur, etc.
Sur un cheval rapide
Il monte; mais il est dans son désir déçu,
Car il ne peut au camp rentrer inaperçu. — F. Dessertieaux.

Le Tasse s'est inspiré ici de Virgile et de Quinte Curce : Erotime auprès de Godefroy nous rappelle Iapis auprès d'Enée; le rôle du médecin est le même dans les deux poèmes : l'art humain est impuissant dans l'*Énéide* comme dans la *Jérusalem délivrée;* c'est à l'intervention divine que les deux héros doivent leur guérison instantanée. (Voy. Æn. XII. 383). — Quant à l'autre partie du récit, c'est une réminiscence de Quinte Curce : Alexandre, au siége de Mazaga, avait été blessé d'un coup de flèche à la jambe, pendant qu'il examinait les remparts et les travaux d'attaque ; il se hâta de *monter à cheval* pour terminer son inspection, et rentra au camp pour se faire panser : munimenta contemplantem Alexandrum..... quidam e muro sagittâ percussit : tum forte in

suram incidit telum ; cujus spiculo evulso, admoveri equum jussit, quo vectus, ne obligato quidem vulnere, haud segnius destinata exsequebatur ;... nec ante se recessit in castra quam cuncta prospexit et quæ fieri vellet edixit. — VIII. 35.

Dans l'*Énéïde*, le farouche Mézence, blessé, ne suit pas l'exemple de Godefroy et d'Alexandre : en proie au désespoir, il n'a plus qu'une pensée, venger la mort de son fils Lausus. En vain sa marche est appesantie par la douleur de sa blessure ; il conserve son intrépidité, et ordonne qu'on amène son coursier. Aussitôt il monte à cheval, et, s'armant de ses traits, il retourne au combat ; mais il n'était plus en état de lutter contre Énée ; et sa témérité lui coûta la vie.

Et quamquam vis alto vulnere tardat,
Haud dejectus, equum duci jubet, etc.
Dixit, et exceptus tergo consueta locavit
Membra, manusque ambas jaculis oneravit acutis, etc.
Sic cursum in medios rapidus dedit. — X. 857.

Soudain, oubliant sa langueur
Et trouvant dans sa rage un reste de vigueur,
Sur sa cuisse sanglante en fureur il s'élève,
Fait venir son coursier, etc.
— Il dit, monte à l'instant, de colère enflammé.
Le coursier a senti son poids accoutumé ;
Des javelots aigus arment ses mains vaillantes, etc.
Soudain partent d'un vol le maître et le coursier :
Il cherche son rival. — DELILLE.

C'est à l'écriture sainte que je vais emprunter mon quatrième exemple. Je le prends dans l'évangile de St-Luc, où se trouve l'admirable parabole du Samaritain, X. 30 : « Un homme, dit le » Christ, descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre » les mains des voleurs qui le dépouillèrent et qui, après l'avoir » couvert de plaies, s'en allèrent le laissant à demi mort. — » .... Un samaritain qui voyageait, vint à passer près de cet » homme, et le voyant il fut touché de compassion ; — et s'étant » approché il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin ;

» puis le plaçant sur sa monture, il le mena dans une hôtellerie » où il prit soin de lui. » Voici de « ce récit divin » comme l'appelle Stan. Andrieux, deux traductions qui rivalisent, l'une en latin, l'autre en français :

Semianimum vidit Samarita jacere cadaver,
  Festinamque tulit quam dare quivit opem :
Nam postquam ingentes plagarum advertit hiatus,
  Admovit medicâ sedulus arte manus :
Excepitque sinu, lenique perunxit olivo
  Et calido fovit vulnera lota mero.
Mox ubi manantes repressit sindone rivos
  [Imponit proprio debile corpus equo.]
(Jac. Bidermanni *Epigrammatum* libri III, Paris. 1621).

Vint un Samaritain ;.... la pitié le saisit :
Il s'arrête, il s'émeut ; et mettant pied à terre,
Court à ce malheureux, entre ses bras le serre,
Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
Se dépouille et partage avec lui ses habits,
De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures,
D'une main secourable il panse ses blessures ;
Et, dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,
Sur sa monture enfin parvient à le placer ;
Il le conduit lui-même en une hôtellerie, etc.
(F. G. Stan. Andrieux, *œuvres*, Paris, Didot 1822, 6 vol. in-12°, IV, 303).

L'emploi du cheval, pour rendre les services qu'on en peut attendre, exige que le patient en ait, soit la volonté, soit la force. — Quand Darius, trahi et couvert de chaînes par Bessus et Nabarzane, eut été traîné dans une litière fermée, de très chétive apparence pour donner le change, et qu'ensuite dans la crainte d'être surpris par Alexandre, ces deux indignes satrapes lui enjoignirent de monter à cheval pour se dérober à l'ennemi par une prompte fuite, Darius s'y refusa énergiquement : ille negat se parricidas velle comitari (*Q. Curce* v. 35). Ce fut donc ici moins un défaut de force qu'un défaut de volonté ; on sait que l'infortuné monarque paya son refus de sa vie : ses bourreaux le

laissèrent sur place criblé de blessures et à demi-mort (voy. JUSTIN, *historiæ Philippic.* XI. 15. — *Q. Curce* v. 33 etc.).

Ce fut la force qui faillit manquer au fameux capitaine Blaise de Montluc lorsqu'au siége de Rabensteins en 1571, il reçut à la ace cette horrible blessure qui l'obligea à porter un masque le reste de sa vie. Laissons-le parler lui-même: « Comme je me retournois, dit-il (*Commentaires*, Paris, 1760; nouv. éd.) pour commander qu'on apportât deux échelles, l'arquebusade me fut donnée par le visage, du coin d'une barricade qui touchoit à la tour. Tout-à-coup, je fus tout sang, car je le jetois par la bouche, par le nez et par les yeux;... mais sentant mes forces m'abandonner, « je m'en vais, criai-je, me faire panser : que personne ne me suive, et vengez-moi si vous m'aimez. »..... je n'y voyois presque point; et trouvant un petit cheval d'un soldat, *je montai comme je pus, aidé d'un gentilhomme*, et fus conduit à mon logis. Là un chirurgien me pansa; il m'arracha les os des deux joues avec les doigts, si grands étaient les trous! Et me coupa force chair du visage, qui étoit tout froissé, etc. »

On voit, dans l'*Orlando furioso*, C. XIX, st. 17, que la force aurait complétement fait défaut à Médor, si l'Arioste, qui nous le montre blessé, et étendu presque sans vie sur le sol où il achevait de perdre ses forces avec son sang, si, dis-je, l'Arioste n'avait, fort à propos, fait survenir Angelica, princesse indienne habile dans la connaissance des simples : elle appliqua sur les plaies le suc d'une plante merveilleuse, qui était si puissant qu'il arrêta à l'instant même le sang qui jusque-là coulait toujours et qu'il rendit au jeune Maure assez de force pour pouvoir monter sur un cheval qu'un pâtre avait amené sur l'ordre d'Angelica :

E fù di tal virtù questo liquore
Che stagnò il sangue, gli tornò il vigore
E gli diè forza, che potè salire
Sopra il cavallo che 'i pastor condusse. — ST. 24-25 [18].

[18] Sans doute Angelica n'avait point oublié que c'était en la plaçant sur sa

Quelques plantes alors en ses mains empressées
Par une double pierre étroitement pressées
Arrosent de Médor la blessure et les flancs.
L'onctueuse liqueur a pénétré ses sens :
Bientôt pour le placer sur le coursier du pâtre
La reine le soulève entre ses bras d'albâtre ;
Le généreux vieillard le soutient, le conduit,
Et sous son humble toit enfin les introduit.

PARSEVAL GRANDMAISON (*Les amours épiques*, Paris 1803).

C'est aussi à dos de cheval que l'Arioste fait enlever le prince Zerbin tombé sous les coups de Mandricart et dont Isabelle ne peut se résoudre à abandonner les restes chers à son cœur : un vieil hermite l'aida à placer le cadavre de Zerbin sur son cheval et ils marchèrent tristement ainsi à travers les forêts pendant plusieurs jours :

monture enchantée, que le chevalier Roger l'avait délivrée elle-même du monstre marin dont elle était condamnée à devenir la pâture : Roger l'avait dégagée de ses liens, et emportée loin du rivage de la mer où elle était enchaînée sur un rocher ; puis la plaçant en croupe sur son hippogriffe, il avait piqué de l'éperon, et s'élançant de la terre, il était monté avec elle dans les airs et avait galopé dans les nues :

Slegò la donna, e la levò dal lido ;
Il destrier punto, punto i piè a l'arena,
E sbalza in aria, et per lo ciel galoppa.
E porta il cavaliero in su la schiena,
E la donzella dietro in su la groppa. — C. X, st. 112.

L'Arioste, dans les vers suivants, décrit un *brancard équestre* analogue à nos *litières militaires* qu'on charrie à dos de mulet : « Argie fait établir sur le cheval un brancard formé de vertes branches d'arbres, et y fait placer Pisandre blessé et à demi-mort qu'on transporte ainsi dans son château. »

Cosi dicendo, fece su 'l cavallo
Di verdi rami una bara comporre,
E quasi morto in quella riportallo
Dentra al castello. — XXI, st. 28.

Quindi aiutando l'eremita dunque
Ch' era de la sua età valido e forte,
Su 'l mesto suo destrier Zerbin posaro,
E molti dì per quelle selve andaro. — XXIV. St. 90.

L'histoire nous apprend qu'au IXe siècle on s'occupa de réglementer ce mode de transport pour les blessés : l'empereur Léon VI, dit *le sage* (il régna de 886 à 911), institua sous le nom de *Despotati* un corps d'infirmiers à cheval, sans armes, au nombre de 8 à 10 par cohorte, qui avaient pour mission de recueillir les militaires blessés dans le combat et de relever les cavaliers qui, tombés de leur monture, ne pouvaient se remettre en selle, afin que la troupe qui suivait ne leur passât pas sur le corps, et que ces braves combattants ue fussent pas, par incurie ou par abandon, exposés à être écrasés. Le cheval, qu'on fournissait à chaque despotat, devait porter sur le flanc gauche deux petites échelles dans le but de faciliter l'ascension aux blessés et à leurs sauveurs (Leonis imperatoris *de bellico apparatu* liber e græco in lat. versus, Joanni Checo interprete, Basil., 1554. Vid. cap. XII, § 51. § 119. — Voy. Percy, article *Despotats*, tome VIII du *Dictionn. des sciences médic.* 1814).

Julius Pollux, dans l'*onomasticon*, conseille un moyen qui serait infiniment préférable à ces échelles : il recommande, dans le chapitre « quo pacto oporteat insidere equo » (l. I. c. II), d'exercer les chevaux à plier les jambes et à se baisser d'eux-mêmes, pour qu'on monte aisément sur leur dos (J. Pollucis, *Onomasticum*, gr. lat. operâ, Wolf Seberi, *Hanoviæ*, 1608, in-4°, p. 55.) — On lit dans Quinte Curce que le cheval d'Alexandre, le fameux Bucéphale, étant criblé de blessures et sur le point de mourir, se baissa spontanément et déposa à terre son cavalier : equus ejus, multis vulneribus confossus deficiensque, procubuit, posito magis rege quam effuso. VIII. 48.

Plutarque raconte en ce genre sur l'éléphant de Porus des choses

qui tiennent du merveilleux : « Cet éléphant, dit-il, fit paraître, dans la bataille, un instinct étonnant et une sollicitude digne d'admiration pour le roi : tant que Porus conserva ses forces, il le défendit avec courage, repoussant et blessant ceux qui l'attaquaient; mais quand il sentit que, accablé de dards et de blessures, ce prince s'affaiblissait, alors, dans la crainte qu'il ne tombât, il plia de lui-même les genoux et se baissa doucement jusqu'à terre, puis, au moyen de sa trompe, saisissant avec précaution les dards l'un après l'autre, il les lui arracha du corps. » (Alex. c. LX.) Tout le merveilleux du récit de Plutarque s'évanouit devant l'histoire de Quinte Curce : l'auteur latin ne dit pas un mot du rôle chirurgical de l'éléphant et de sa prétendue extraction des traits ; il y a plus : Porus ne fut pas descendu à terre, il tomba ; enfin si l'éléphant royal se baissa, ce ne fut pas de lui-même, mais sur l'ordre de son cornac, et même ce mouvement, imité et reproduit par tous les autres, n'aboutit qu'à rendre prisonniers les soldats qui les montaient : undique et in pedites et in ipsum Porum tela congesta sunt, quibus tandem gravatus labi ex belluâ cœpit. Indus qui elephantum regebat, descendere eum ratus, more solito elephantum procumbere jussit in genua : qui ut se submisit, cæteri quoque, ita enim instituti erant, demisêre corpora in terram : ea res et Porum et cæteros victoribus tradidit. — VIII. 49.

Sixième mode de transport.

Nous arrivons à un mode de transport qui fut sans contredit l'un des plus communs dans l'antiquité, je veux parler du char de combat. A chaque instant dans l'*Iliade*, un guerrier blessé est emporté sur son char : le onzième chant peut à lui seul en offrir une foule d'exemples. Ainsi c'est Hector qui, blessé par Diomède, est d'abord étourdi et renversé, et qui, dès qu'il reprend ses sens, se hâte de remonter sur son char :

A ce terrible coup, s'élançant en arrière
Hector perd à la fois les sens et la lumière :
Il tombe dans les rangs, et d'un bras défaillant
Soutient son corps glacé sur le sable sanglant, etc.
— Mais il respire enfin, sur son char il remonte.

ROCHEFORT, 1770.

... interea lucemque hausit mentemque recepit
Et curru exceptus Troum sese intulit Hector
In turbam. — R. CUNICH.

Voici quel est le récit de l'*Iliade :*

« Diomède, brandissant sa longue javeline, la lance avec force » contre Hector ; et, dirigée vers la tête, elle va, sans dévier, » frapper le sommet du casque ;..... Aussitôt Hector se retire » en arrière et rentre dans la foule des combattants ; il tombe sur » les genoux, et de sa forte main s'appuie sur le sol ; un sombre » nuage couvre ses yeux ;.. .. enfin Hector revient à lui ; et, » remontant à la hâte sur son char, il le pousse dans la foule des « Troyens et se dérobe à la destinée cruelle qui le menaçait. » XI. 349.

Diomède à son tour est blessé par Pâris (XI. 369) et se retire sur son char de combat :

Pâris courbe son arc ; habilement guidée
La flèche au vol léger sur le fils de Tydée
S'abat, et le roseau furtivement lancé
Perce son pied robuste à la terre fixé ;.....

— Il dit : le sage Ulysse accourant à sa voix
Étend comme un rempart son immense pavois :
Diomède s'assied, lentement il retire
Le roseau hérissé dont le fer le déchire,
Et sur son char rapide au sein des pavillons
Il fuit traînant du mal les cruels aiguillons.

AIGNAN, 2e éd. 1812.

Diomède aussitôt s'asseyant à l'écart
Arrache de son pied la flèche ensanglantée ;

En vain la gloire parle à son âme indomptée,
La douleur triomphant de ses esprits altiers,
Il monte sur son char et presse ses coursiers.

ROCHEFORT, 1re éd. 1770.

Le brave Ulysse accourt et devant lui se place :
Diomède, abrité par ce vivant rempart,
Se baisse, et de son pied arrache enfin le dard.
Déchiré de douleur, sur le char il remonte,
Fait signe à l'écuyer, et d'une fuite prompte
Se retire, abattu sous le poids de ses maux.

A. BIGNAN, 2e éd. 1834.

Aignan semble avoir assez heureusement rendu ce passage ; on n'en peut dire autant de Rochefort : si l'âme de Diomède *reste indomptée*, peut-être pourra-t-on s'étonner qu'à l'instant même la *douleur en triomphe !* Mad. Dacier s'est grandement trompée en traduisant : « Ulysse... se tenant derrière, *se baisse et luy tire la flèche du pied.* » Elle a confondu les rôles. « Ulysse, écrit Homère, accourt et se place devant Diomède pour le protéger avec sa lance : celui-ci [blessé par la flèche de Pâris qui lui traverse le pied droit et est venue s'enfoncer dans le sol] celui-ci s'assied derrière Ulysse, et arrache de son pied le trait aigu. Une vive souffrance s'irradie dans le membre. Le héros monte sur son char, et ordonne à son écuyer de le conduire vers les larges navires : son âme est accablée par la douleur. » XI. 396.

Le tour d'Ulysse arrive bientôt ; il est blessé par Socus d'un coup de lance, et s'éloigne aussi sur son char :

Il dit : et de son corps avec douleur retire
La lance de Socus dont l'airain le déchire ;
De sa large blessure un sang noir a jailli, etc.
.... et guidant sa démarche incertaine,
Ménélas vers son char loin des combats l'entraîne. — A. BIGNAN.

On retrouve ici plus qu'une réminiscence des vers d'Aignan que j'ai cités plus haut. — Socus a frappé Ulysse d'un coup de

lance qui traverse son bouclier et sa cuirasse, et le blesse dans le flanc. Ulysse se venge par la mort de Socus, dont son javelot traverse de part en part la poitrine entre les deux épaules. « Puis » Ulysse retire de sa blessure et de son large bouclier la lance ter- » rible du valeureux Socus ; dès qu'elle est sortie, le sang jaillit » de la plaie, et il éprouve une vive douleur ;... le vaillant » Ménélas qui accourt, tire Ulysse de la mêlée, en le soutenant » par le bras jusqu'à ce que l'écuyer ait amené près d'eux le char » du héros. » XI. 456 et 487.

Tunc Ithacum belli rapido Menelaus ab æstu
Sustentans dextrâ eripuit, famulusque propinquans
Veloces admovit equos curruque recepit. — Lallier.

Enfin Machaon est blessé à l'épaule par une flèche à trois pointes que lui décoche Pâris, et il monte sur le char de Nestor, d'après l'avis d'Idoménée :

Nestor n'hésite pas,
Sur le rapide char il dirige ses pas,
Puis Machaon, ce fils du divin Esculape,
S'y place à ses côtés, et les chevaux qu'il frappe
Vers les profonds vaisseaux volent avec plaisir, etc.

A. Bignan, 2e éd., 1834.

« Les vaillants grecs n'auraient point plié (devant Hector) si » Pâris, l'époux de la belle Hélène, n'eût mis hors de combat » le brave Machaon en le blessant à l'épaule droite d'une flèche » à trois pointes. A cette vue les grecs, malgré leur courage, » furent saisis de crainte ;.... l'honorable Nestor n'hésite pas : » il monte aussitôt sur son char, et à ses côtés monte Machaon, » fils du divin médecin Esculape. Le veillard frappe du fouet les » coursiers qui volent avec joie vers les larges vaisseaux : cette » route leur était agréable. »

Hæc ait : hortanti paret Neleius heros
Atque suos scandit currus, juxtaque Machaon
Ascendit proles Asclepî clara,.....

Tum bijugos flagro admonuit resonante, volentes
Illi corripiunt spatium curvasque volucri
Ad naves cursu ac tentoria nota feruntur. — R. Cunich.

Nous avons vu plus haut (4e mode) qu'Hector blessé par Ajax, fut aussi emporté sur son char : « Ses compagnons l'enlevant « dans leurs bras, l'emportent hors de la mêlée jusqu'auprès de » ses agiles coursiers, qui, loin du tumulte et du champ de » bataille, stationnaient en arrière avec l'écuyer et le magnifique » char du héros. » XIV, 428.

Et d'autres, soulevant Hector entre leurs bras,
L'emportent vers son char loin des sanglants combats.
(Trad. partielle de l'*Iliade* ; dans *Œuvres de Millevoye*, Paris, 1825, t. IV.)

La foule, dont les bras sans retard le soulèvent,
L'emporte aux derniers rangs où ses fougueux coursiers
Reposent à l'abri des combats meurtriers. — A. Bignan.

Quintus de Smyrne imite Homère dans son poème (*Posthomerica* III. 338) en faisant transporter Pâris, blessé, sur les chevaux d'Hector, c'est-à-dire sur *le char* du héros troyen. Le terrible Ajax a frappé Pâris à la tête d'un coup de pierre, a brisé son casque et l'a renversé lui-même sur le sol : « ses fidèles compagnons, qui le voient près d'expirer et poussant de tristes gémissements, l'enlèvent aussitôt et l'emportent vers la ville sur les chevaux d'Hector, sans oublier ses armes qu'ils ramassent à terre pour les rendre à leur royal chef » (*Guerre de Troie*, etc., poème en XIV chants par Quintus, trad. par R. Tourlet, Paris 1800, 2 vol. in-8 ; voir t. I. p. 120).

Les poètes, à l'exemple d'Homère, ont fait du char un assez fréquent usage ; mais il ne s'agit guère que d'individualités isolées. C'est chez les historiens qu'on en voit faire un usage en grand ; en voici un exemple emprunté à Tite Live, IV, 39. Dans un combat que le consul C. Sempronius livra aux Volsques (vers 423 av. J.-C.), la victoire resta indécise jusqu'au soir : cette incertitude causa dans

les deux camps un tel effroi que les deux armées, se supposant vaincues, abandonnèrent les blessés et une grande partie des bagages, pour se retirer sur les montagnes voisines, relictis sauciis et magnâ parte impedimentorum. Sex. Tempanius, décurion de cavalerie à qui revenait la gloire d'avoir empêché la déroute des Romains, fit une reconnaissance dans la nuit et trouva les deux camps également vides et abandonnés; emmenant avec lui tous les blessés qu'il put, il marcha droit vers la ville par les chemins les plus courts, quibus poterat sauciis ductis secum. Tite-Live n'explique point quel fut le moyen de transport; mais la suite me semble indiquer que c'était le char, et il est naturel de croire qu'il avait dû en prendre parmi les bagages abandonnés: comment d'ailleurs les blessés auraient-ils pu autrement suivre les cavaliers? On apprit bientôt que Sempronius arrivait avec son armée; ici l'historien latin écrit une phrase dont le sens n'a pas été bien saisi, selon nous, par les interprètes les plus renommés: eo missa plaustra jumentaque alia [19] ab urbe exercitum, affectum

[19] Dans le Tite-Live de la collection Nisard on lit: « On envoya de la ville des chariots et *des chevaux* qui recueillirent l'armée, etc. » *Alia* n'est pas rendu, et *jamenta* n'a pas été compris: alia indique par rapport à plaustra une connexité d'idées qui n'est point exprimée dans le français. Dans cette même collection Nisard, on n'a pas mieux interprêté, selon moi, la phrase suivante de Varron *de linguâ latinâ:* « jugum (joug), et jumentum (bête de somme), de jungere (joindre.) » V. 135. On n'a pas remarqué que jumentum est inscrit, non dans le chapitre des *animaux domestiques*, V. 95 à 99, mais dans celui des *instruments rustiques*, V. 130 à 140, et que le mot se trouve entre la charrue et la herse: il faut traduire à mon avis: « Jugum (joug) et jumentum (véhicule), de junctu (attelage). » On sait que Virgile a écrit jungere currum, *atteler un char*, Georg. IV. Notre double interprétation se trouve justifiée de tous points par un curieux chapitre d'Aulugelle, XX. 1, où Cæcilius, savant jurisconsulte, explique à Favorinus l'article suivant de la loi des douze tables: si in jus vocat, si morbus ævitasve vitium escit, qui in jus vocabit, jumentum dato. Si nolet, arceram ne sternito. « Tu penses peut-être que... *jumentum* signifie une seule *bête de somme* portant sur son dos, et tu trouves peu d'humanité à tirer un malade de son lit pour le jeter sur ma bête de somme et

prælio ac viâ nocturnâ, excepêre. IV, 41 : ce qu'on doit traduire : « on lui expédia de Rome des chars et autres moyens de transport (véhicules) pour ramener ses troupes épuisées par le combat et par une marche de nuit. » — La chose est hors de conteste dans le cas qui suit :

On lit dans Hirtius qu'après la bataille de Ruspina (vers 46 av. J.-C), Labienus fit transporter les blessés à Adrumentum (ville maritime de l'Afrique ancienne à 130 k. S. de Carthage) sur des chars : saucios jubet in plaustris deligatos adrumentum deportari (*Hist. de bello africano*, c. 21). M. Simpson, qui cite Hirtius (op-cit.) voudrait qu'on lût *decubitos* ; mais outre que c'est là un terme d'une latinité fort douteuse, j'objecterai que, dans notre voiture moderne de transport, nommée *voiture Masson*, on attache fort bien les blessés, pour immobiliser les membres malades, afin de les mettre à l'abri des secousses fâcheuses auxquelles expose le cahot du véhicule : c'est donc bien *deligatos* qu'il convient de lire.

l'emporter au tribunal. Il n'en est pas ainsi ;... jumentum n'a pas uniquement le sens qu'on lui attribue aujourd'hui (pecus aliquod unicum tergo vehens) ; il signifie encore un *char traîné par deux bêtes attelées*. Les anciens tiraient jumentum de jungere. » Pour Aulu-gelle c'est un *char quelconque* : cuicuimodi vectabulum. « L'*arcera*, dit-il, désignait un chariot couvert, une sorte de grand coffre, quasi arca magna, garni de tapis, où se faisaient porter tout couchés les sujets très âgés ou très malades. » — Aurelio Gennaro, dans son commentaire en vers sur la loi des XII tables, distingue très bien la litière vulgaire, jumentum, et la litière riche, arcera :

Quod si conventus tardis ægrotet ab annis ;....
Vel si febriculæ vitium corroserit artus,
Aut aliud forsan morbi genus occupat, illi
Quo relevetur iter *jumentum* comparat actor ;
Subsidium renuat si tale, negatur eunti
Molliter *ornatu* constructus *divite currus*.

(*Respublica Jurisconsultorum*, Naples 1745)

Remarquons en terminant que c'est du char de combat qu'on voit, dans les poètes, se servir les plus augustes blessés de l'antiquité, les dieux de l'Olympe. C'est de la sorte qu'Hésiode, dans la pièce du *Bouclier*, fait remonter vers les cieux Mars blessé par Hercule : « le fils d'Amphitryon, qui se plaît aux cruels travaux » de la guerre, voyant Mars s'avancer contre lui, aperçoit une » partie de la cuisse qui reste à découvert sous son bouclier artis- » tement travaillé ; il l'y frappe avec violence ; Mars est renversé » sur le sol [20]. Les écuyers du dieu, la terreur et l'effroi, se » hâtent de faire approcher son rapide char et ses coursiers, ils » l'enlèvent du sol où il était étendu et le placent sur le magnifi- » que char. Aussitôt ils pressent du fouet les coursiers, et » remontent vers le lointain Olympe. » Voici de ce passage une traduction inédite en vers latins :

Alcidæ ut propius stricto Mars obstitit ense,
Divini femoris, quæ tegmine forte careret
Umbonis, partem agnovit Tyrinthius heros,
Hâcque sagax ferrum impingit; Mars concidit ictu.
At pone hærentes curru Formido Pavorque
Imposuisse deum properant, membra ægra trahentem.
Tum stridente flagro moniti emicuêre jugales
Et male desertis domibus redduntur Olympi. — P. R.

[20] Gin traduit : « l'arme meurtrière, ayant percé le vaste bouclier, traverse les chairs, s'enfonce dans la terre. » (*œuvres d'Hésiode*, traduct. nouvelle, Paris 1785, in 12) ; il y a là une double erreur : et d'abord, l'arme n'a pas *à traverser le bouclier*, car elle *frappe au défaut du bouclier*, d'après ce qui précède dans la propre traduction de Gin : « Hercule aperçoit, sous le » bouclier, une partie de la cuisse que le dieu laisse découverte, il y lance » son javelot. » Ensuite le texte grec, qu'on a rendu fidèlement en latin par « in terram [eum] prostravit mediam » signifie, non que le *trait s'enfonça dans la terre*, mais qu'Hercule *renversa à terre* son adversaire. Coupé a bien saisi le sens : « il frappe fortement le dieu au défaut du bouclier, ... et le renverse sur la terre » (*Soirées littéraires*, t. 3. Paris, 1796.)

Dans Homère, c'est Vénus qui, blessée par le farouche Diomède, vient implorer Mars et lui demander son char pour remonter dans l'Olympe. V. 355 :

> Elle dit : à ces mots le père des guerriers
> La place sur son char, lui remet ses coursiers;
> A côté d'elle Iris prend le fouet et les rènes, etc.
>
> Dr Cabanis (*Œuvres*, Paris, 1825 in-8°, t. V.)

> Sic ait : insignes phaleris auroque nitentes
> Mars dat equos; curru sedit Venus, Iris eodem
> Scandit et arreptas manibus molitur habenas. — R. Cumich.

Après Vénus, vient encore le tour de Mars : il faut avouer que, tout dieu de la guerre qu'il était, il n'avait pas beaucoup de chance avec les simples mortels. Nous venons de voir la triste issue de son combat contre Hercule. Ici, la déesse Dionée raconte à Vénus, pour le consoler, qu'autrefois Mars avait eu beaucoup à souffrir lorsque les géants Otus et Éphialte l'avaient chargé de chaînes pesantes et enfermé durant treize mois dans un cachot d'airain : il était temps que Mercure le délivrât, car il se consumait de tristesse, et succombait sous le poids de ses pénibles liens (*Iliad.* V. 385). A peine Vénus a-t-elle été blessée que, dans le même chant de l'*Iliade*, Mars est lui-même frappé par Diomède, à l'instigation de Pallas toujours enchantée de jouer quelque mauvais tour à son frère. V. 485. On a peint le dieu de la guerre comme se plaisant à la vue du carnage et des horreurs de la mêlée ; mais dès que cela touche à sa personne, il n'en est plus de même. Assurément il aurait dû donner le bon exemple aux guerriers : mais il ne paraît pas qu'il s'en inquiète guère; aussitôt que la lance de Diomède a effleuré son épiderme, il pousse un cri immense, qu'Homère compare à celui de dix mille combattants : c'était beaucoup de bruit pour peu de chose ; car un instant après, il n'y paraissait plus, grâce aux remèdes du divin Poeon. On ne voit pas, dans l'*Iliade*, les chefs blessés mollir ainsi et pousser des cris pareils. Mars ne s'en tient pas là, il se sauve à

la hâte ; prendre la fuite était pardonnable pour la timide Vénus ; mais un dieu, et surtout le dieu de la guerre, fuir devant un homme, certes ce n'était pas glorieux ! Il est saisi d'un tel effroi qu'il ne se donne pas le temps de faire revenir de l'Olympe son char [21] qu'il venait de prêter à Vénus : semblable à une noire vapeur, il s'élève à travers les nues jusque dans la profondeur des cieux. Il est à noter qu'il y est fort mal accueilli par Jupiter qui l'apostrophe en termes assez durs ; et franchement, on ne peut pas dire qu'il ne l'avait pas un peu mérité !

Septième mode de transport.

Ce septième mode est le dernier dont j'aurai à m'occuper : il a trait à l'emploi de la litière sous ses différentes formes (chaise,

[21] C'est sur les chars des dieux qu'on voit Hercule et Romulus, dans leur apothéose, quitter la terre pour gagner l'Olympe.

C'est ainsi qu'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, IX, 9, nous montre Hercule au sortir du bûcher où devait être consumé tout ce qu'il avait d'humain : il monte sur le char de Jupiter, son père, pour s'élever au séjour des immortels :

> Quem pater omnipotens inter cava nubila raptum
> Quadrijugo curru radiantibns intulit astris.

> Des airs en un moment traversant la carrière,
> Il s'élève emporté sur un char de lumière. — St-Ange.

Ovide, dans ses *Fastes*, l II, v. 495, fait disparaître Romulus, déifié, au milieu des éclairs et des tonnerres : il se dérobe à la terre sur le char de Mars qui l'emporte vers le ciel :

> Hinc tonat, hinc missis abrumpitur ignibus æther.
> Fit fuga : rex patriis astra petivit equis.

> .... Au bruit des vents, aux éclats du tonnerre,
> Romulus sur un char abandonne la terre. — St Ange.

Horace, dans une de ses plus belles odes, rappelle cette apothéose de Romulus :

> ..... Quirinus
> Martis equis Acheronta fugit. — Liv. III, od. 3.

civière, brancard, litière, char funèbre, etc.) Cet emploi était fort répandu à Rome dans la vie ordinaire, du temps d'Horace (sat. 2, l. 1; sat. 3, l. 2), de Juvénal (s. 2, v. 243), de Martial (XII. 58, etc.) etc., comme il le fut en France sous le règne de Louis XIV. Pour les malades, on l'y trouve déjà anciennement en usage : Tite Live parle d'un plébéien, Titus Atinius, qui, étant atteint de paralysie, fut porté en litière au forum devant les consuls, puis au sein du sénat : Tit. Atinium, de plebe hominem,.... ingens vis morbi adorta est debilitate subitâ; tum.... in forum ad consules lecticâ affertur ; inde in curiam jussu consulum delatus. II. 36. C'était vers 491 av. J. C.

Il est curieux, ce semble, de retrouver ce même usage dans les armées, depuis le fond de l'Asie jusqu'en Espagne et en Afrique : Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre, non loin de l'Oxus, fut blessé par une flèche dont la pointe resta enfoncée dans la cuisse. Les Macédoniens le transportèrent dans sa tente pour y être pansé. Quelque temps après il fit lever le camp, et fut porté en litière par ses soldats jusqu'à Maracanda, c'est-à-dire pendant quatre journées de marche. Castris inde motis, *lecticâ militari* ferebatur, quam pro se quisque, eques pedesque, subire certabat;.... hinc quarto die ad urbem Maracanda perventum est. VII, 24. — C'était vers 329 av. J.-C.

En Espagne, nous voyons, à la bataille de Munda, Cnéus Scipion, qui venait d'avoir la cuisse percée d'un coup de pique, obligé de faire sonner la retraite au moment où les Romains étaient évidemment victorieux des Carthaginois : egregie vincentibus Romanis signum receptui est datum, quod Cn. Scipionis femur tragulâ confixum erat; pavorque circa eum ceperat milites, ne mortiferum esset vulnus (Tit. liv. XXIV. 42). Tite Live nous apprend que le courageux général se fit porter sur une litière pour livrer encore un combat aux ennemis qui se retiraient vers la ville d'Auringé, et cette fois la victoire ne fut pas douteuse : ibi iterum

Scipio, lecticulâ in aciem illatus, conflixit; nec dubia victoria fuit. — C'était en 214 av. J.-C.

Dix-huit siècles plus tard, durant cette période où les Espagnols faisaient un suprême effort pour expulser les derniers Maures de leur territoire, nous trouvons la litière en usage dans le camp des infidèles. Dans le *Littérateur universel* (Paris, 1835, t. I), on lit un récit dramatique que le rédacteur en chef, André Genevay, a tiré du tome VI de l'*Histoire de Portugal* par Fortia d'Urban ; il s'agit de la sanglante bataille de Mucazène (Afrique), que don Sébastien livra en 1578 à Abdelmeleck avec moins de 25,000 hommes contre 100,000 Maures. Au moment d'engager l'action » Abdelmeleck entra dans sa litière, et se fit porter au centre du » croissant que formait son armée. » Sébastien, roi de Portugal, après des prodiges de valeur, perdit la bataille et la vie. Il fut un moment où « Abdelmeleck appréhenda une déroute générale : » tout moribond qu'il était, il monte sur un cheval, et malgré » le feu des chrétiens, il ramène les siens au combat. Il voulait » charger lui-même, mais ses gardes l'environnèrent pour l'en » empêcher. Alors, frémissant de colère, il met le sabre à la » main pour s'ouvrir un passage à travers les siens. L'effort qu'il » fit augmenta tellement son mal, qu'il s'évanouit, et il fût tombé » de cheval si ses gardes ne l'eussent reçu entre leurs bras. On » le remit dans sa litière où il expira en portant le doigt sur sa » bouche pour recommander le secret. »

Ce fut aussi dans sa litière que périt (en 43 av. J.-C.) le grand orateur romain dont la mort sera une honte éternelle pour le triumvir Antoine, qui le fit lâchement assassiner par ses sicaires. Tite Live en a fait l'objet d'un magnifique chapitre [22],

[22] Dans les vers de Th. de Bèze sur ce tragique événement, on sent comme respirer l'âme de l'historien latin :

Circumstabat herum servorum turba, periclis
Nec nimium stupefacta suis, nec tempore duro

terminé par une phrase qui formule en deux mots un grand éloge de l'illustre victime : « que Cicéron n'aurait pu être loué dignement que par la bouche de Cicéron lui-même. » Il affronta la mort avec une mâle dignité : je mourrai, dit-il, dans cette patrie que j'ai sauvée tant de fois. — Sa litière ne dut transporter qu'un cadavre décapité : on lui coupa la tête et les deux mains pour les porter à Antoine ; le triumvir eut l'indignité de les exposer publiquement à cette tribune aux harangues où Cicéron avait si souvent commandé l'admiration par une puissance de parole qu'aucune voix humaine n'a jamais égalée : ubi sæpe,..... quanta nulla unquam humana vox, cum admiratione eloquentiæ auditus fuerat. (Tite Live, ibid.). Ce qui me semble ajouter encore à l'horreur de

Pollicitam fractura fidem : pars apparat enses,
Pars domino adsistit ; cæcâque ambage viarum
Lecticâ impositum ducunt, si fallere sœvos
Carnificum possint gladios ;.....
Vertite, ait, currus, plenis curratur habenis
Immeritam in mortem ;.....
... Et hinc tandem moriturum reddite ripæ :
Scilicet has grates, gladiis erepta tuorum,
Patria, persolves !

(Th. Bezæ, *Poemata varia*, Lutetiæ, r. Stephanus, 1597, in-4°.) « Satis constat servos fortiter fideliterque paratos fuisse ad dimicandum ; ipsum, deponi lecticam, et quietos pati quod sors iniqua cogeret, jussisse. — Moriar, inquit, in patriâ sæpe servatâ. » Tit. Liv. CXX.

Dans les vers de Muret sur la mort de Cicéron (voy. M. A. *Mureti Juvenilia*, Paris, 1553, in-8°, pag. 106), on voit le grand orateur, sans changer de visage, et le regard ferme et assuré, présenter sa tête à la main sacrilége qui doit la trancher ; et il s'écrie : « ô liberté, qui m'es plus chère que la vie, puisque tu meurs, je dois mourir avec toi : »

Immoto vultu, atque oculis constantibus ille
Præbens infandâ colla secanda manu :
Publica libertas vitâ mihi carior, inquit,
Mequoque me fas est, te moriente, mori !

(Voyez aussi *Parnasse lat. modern.*, par J. Brunel, Lyon, 1808, t. II, p. 38.)

ce drame lugubre, c'est que parmi les sicaires qui s'étaient chargés du rôle atroce de bourreau, Plutarque nomme un certain Popilius, chiliarque, que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation capitale et qu'il avait fait absoudre par son éloquence. (Chap. 48.)

Dans l'oraison funèbre que Bossuet prononça sur le prince de Condé, on lit un passage qui mérite d'autant mieux d'être cité, qu'il rappelle Cn. Scipion et Abdelmeleck : «Trois fois le jeune » vainqueur (Condé) s'efforça de rompre ces intrépides combat- » tants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de » Fontaines qu'on voyait, porté dans sa chaise et malgré ses » infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps » qu'elle anime. Mais enfin il fallut céder [23]. » Il s'agit de la bataille de Rocroy que le prince de Condé gagna en 1643 sur les Espagnols.

Ce fut sur une litière semblable à un grabat (tum vectus lecticâ alius vilique grabato. — L. Doissin, *de Scalpturâ carmen*, Paris, 1752), qu'on apporta au Sauveur le paralytique dont il est parlé dans l'évangile de St-Marc, ch. 2. (Voy. aussi St-Matth., IX, 2 ; St-Luc. V. 18) :

3. Pendant que Jésus prêchait à Capharnaüm la parole de » Dieu, on lui amena un paralytique qui était porté par quatre » hommes. »

4. Et comme on ne pouvait le lui présenter à cause de la foule,

[23] Ce sont sans doute tous ces faits qui ont inspiré à Bitaubé, le traducteur d'Homère, l'épisode suivant qu'on lit dans ses *Bataves*, épopée en prose, en dix chants (Paris, 1798) : « Alzor, couvert de blessures, n'abandonne point son glaive, et veut mourir en combattant, porté par des soldats partout où il peut signaler encore sa valeur. Climes qui l'aperçoit, s'avance et se flatte d'abattre aisément cet ennemi. Osant même l'insulter, « quel est, dit-il, ce cortége moins semblable à l'appareil de la guerre qu'à un convoi funèbre ? dois-je frapper cette ombre? » Tandis qu'il le combat, lui-même reçoit la mort de cette main défaillante, mais redoutable encore. » Ch. X.

« on découvrit le toit de la maison où il était, et ayant fait une » ouverture, on descendit le grabat sur lequel était couché le » paralytique. »

5. Et Jésus, ayant vu leur foi, dit au paralytique : « Lève-toi, » je te le commande, enlève ton lit, et va en ta maison. »

Voici comment le poète Sedulius, qui écrivait au Ve siècle sous l'empereur Théodose II, a mis ce passage en vers latins dans son *Carmen Paschale* en IV livres :

Ecce aderant vivum portantes jamque cadaver
Bis [geminâ] cervice viri lectoque cubantem
Vix hominem, cui vita manens sine corporis usu
Mortis imago fuit, resolutaque membra jacebant, etc...
Hunc ubi virtutum dominus conspexit egentem
Robore, peccatis primum mundavit ademptis
Quæ generant augmenta malis, misero inde jacenti :
» Surge, ait, et proprium scapulis attolle grabatum,
» Inque tuam descende domum ! [24] »

(*Poetæ ecclesiastici*, Cambray, éd. Hurez, 1826, 4 vol. in-12.)

Heureux les blessés si de nos jours ils pouvaient rencontrer un pareil médecin qui les guérît par sa seule parole ! Hélas ! nous n'en sommes pas là : notre art n'a pas tant de pouvoir ! Du moins peut-on rendre cette justice à nos confrères des ambulances qu'ils

[24] Sedulius a mis bis *quinâ* cervice ; mais *dix* porteurs pour un pauvre malheureux, c'est là un luxe superflu et peu vraisemblable ; j'ai cru devoir substituer *geminâ* à *quinâ*, pour me conformer à l'évangile qui parle de *quatre*.

Gaspard Boisset, avocat à Grenoble, qui a donné un sommaire de l'ancien et du nouveau testament dans un ouvrage assez rare (*Historiæ sacræ elegiacis vertibus accommodatæ idea*, Valence, 1664, in-12) résume ainsi l'épisode du paralytique :

Sic Jesus misero quem trux paralysis habebat,
« Surge, inquit, lectum tolle, domumque pete. »
Erectis firmat jussus vestigia plantis,
Fert lectum, laudat numen, abitque domum.

ont fait, dans la mesure de leurs forces, tout ce qui était humainement possible.

Euripide a fait de la litière, pour des blessures d'un tout autre genre que celles qui nous occupent, un usage théâtral qui a quelque peu effarouché les critiques graves et rigides (voyez chorus græcorum qualis fuerit ; dans C. D. Ilgen, *Opuscula varia philologica*, Erphordiæ, 1797), mais dont je n'ai pas à discuter ici la légitimité didactique. Je n'ai qu'une chose à dire, c'est que dans la tragédie d'*Hippolyte*, Euripide introduit sur la scène Phèdre blessée au cœur d'un amour incurable, et que cette princesse est couchée sur une litière de parade, au milieu d'une place publique, en face de son palais. Sa nourrice l'accompagne : « Voici, lui dit-elle, » voici ce jour, ce ciel que vous vouliez revoir ! vous voilà hors » du palais : vous n'êtes plus sur ce lit de douleur qui semblait » augmenter vos maux ! vous ne parliez que de venir en ces » lieux ! etc. — Hélas ! répond Phèdre étendue sur sa litière » d'apparat, soulevez-moi un peu ! redressez ma tête !... mes » membres affaiblis sont prêts à se dissoudre : soutenez ces mains » défaillantes, ô fidèles esclaves ! ce diadème est un poids qui me » pèse : qu'on me l'ôte, et qu'on laisse flotter sur mes épaules les » boucles de mes cheveux ! » (*Hippol.* V, 179 et 199). C'est bien là le langage d'un malade à bout de forces, non placé sur *un siége* comme l'a traduit Brumoy, mais bien *étendu* sur *un lit*, et δέμνια κοίτας n'a jamais signifié autre chose. (Voy. *Iliad*, XXIV, 644 ; *Odyss.* IV, 297 ; VI, 20 ; VII, 336, etc.). M. Patin l'a entendu comme moi : « grouppé entre le proscenium et l'orchestre, le chœur voit paraître sous le péristile du palais Phèdre accompagnée de sa nourrice. Phèdre reste près de la porte *étendue sur un lit* que ses esclaves y ont dressé. » (*Études sur les tragiq. grecs.* Paris, 1858, 3e vol.)

Cette particularité montre, ce me semble, à quel degré l'emploi de la litière était entré dans la vie domestique : Thomas Farnaby a dit, dans ses notes sur Martial (II, 81) : Divites et

nobiliores Romani circumferebantur vivi, efferebantur mortui in lecticis; pauperes et plebeii efferebantur in sandapilis. Il y avait chez les anciens une grande variété de litières, comme en France sous le règne de Louis XIV[25]. Plutarque désigne celle de Cicéron par le nom générique de *φορεῖον*, qui répond assez bien aux noms latins *gestatorium*, *gestamen* et *feretrum*. Martial, outre la sandapila, civière des pauvres, VIII. 75; IX. 3, mentionne l'hexaphorum II. 81, l'octophorum VI. 84, etc., litières des riches.

Tydée, en parlant des Thébains occupés aux funérailles des cinquante guerriers qui étaient tombés sous ses coups dans une embuscade, dit, dans la *Thébaïde*, funera portant, III, 361. Virgile, Æn. XI. 64, et Stace, VI. 55, appellent *pheretrum* le lit

[25] Virgile, en parlant de Junon, dont le ressentiment exerça une si fatale influence sur les destinées des Troyens conduits par Enée, signale sa prédilection pour Carthage, même au détriment de Samos où cette déesse avait été élevée et mariée à Jupiter; le poète termine par cet hémistiche « hîc currus fuit » (*Æn.* I, 21), que Scarron parodie ainsi :

Elle y tenoit carrosse et char,
Chaise à bras, litière et brancard.

M. V. Fournel, éditeur du *Virgile travesti* (Paris, 1858), annote ce dernier vers : « trois véhicules fort usités au XVIIe siècle : la *chaise à bras* était portée par des hommes. — La *litière*, la plus douce des voitures, était un corps de carrosse suspendu et conduit par des mulets placés l'un devant, l'autre derrière. — Le *brancard*, destiné surtout aux malades, était une espèce de grande civière avec des cerceaux en berceau, garni de matelas et de couvertures, et porté comme la litière, à dos de mulets ou de chevaux. »

Le chancelier L'Hôpital, écrivant au cardinal du Bellay qui était valétudinaire à Rome, lui conseillait l'usage de la litière ou de la gondole comme moyen hygiénique :

Si nondum vires et pristina robora sentis
Aut lectica viæ mulis gestata laborem
Succussusque graves aut navis operta levabit.
(Michaelis Hospitalii Galliorum cancellarii carmina, ed. nova, Amstelod. 1732, in-8°.)

funéraire sur lequel on portait les morts ; ils lui conservent souvent le nom générique de *torus*, Virgile XI. 66; Stace VI, 55, 70, 130, etc. ; Stace le fait porter sur les épaules de jeunes guerriers :

Longo post tempore surgit
Colla super juvenum.....
Ipse fero clamore torus. — VI. 130.

Plus loin, le corps du jeune Crénée est déposé par sa mère sur les rives du fleuve Ismène comme sur un lit funèbre :

... Illa manu ceu vivum amplexa reportat,
Insternitque toris riparum. — IX. 373.

Ce lit funéraire, à en juger par la figure qu'en a tracée Rich d'après un bas-relief dont il n'indique pas la provenance, ressemblait assez au brancard moderne, mais poétisé, avec des pieds plus élevés, un coussin pour recevoir le corps, et des ornements qui variaient suivant la condition sociale du défunt. C'est surtout en lisant la Thébaïde, qu'on se sent enclin à réciter ces vers d'Horace :

Mista senum ac juvenum densantur funera : nullum
Sæva caput Proserpina fugit (od. 28, l. 1).

Stace est comme un grand entrepreneur de funérailles ; son poème en est rempli : il donne du lit funéraire du jeune Archémore une description qui justifie à point l'étymologie qu'on a lue plus haut du brancard (voy. *1er mode*) : « on construit, avec de » sombres rameaux et de flexibles cyprès entrelacés, le lit con- » damné à la flamme, la couche funèbre du jeune prince ; des » branches verdoyantes en décorent la base ; le second plan est » formé, avec plus d'art, de guirlandes de verdure, parsemées de » brillantes fleurs qui vont bientôt mourir ; le troisième s'élève » chargé des parfums de l'Arabie, de toutes les richesses de » l'Orient, de blanches larmes d'encens [25bis], et de cannelle con-

[25bis] MM. Arnould et Wartel, dans la collection Nisard, traduisent « in-

» servée depuis l'antique Bélus. Le sommet est couronné de
» franges d'or et de tissus de pourpre, etc. : »

canaque glebis thura » par ces mots « de l'encens *blanchi* SUR LA GLÈBE. » J'ai toujours pris soin, dans le cours de ce travail, de refaire moi-même toutes les traductions latines, grecques, italiennes ou anglaises que j'avais à citer en prose : mais ici, m'attachant surtout au texte de Stace, j'avais d'abord laissé, de confiance, subsister la traduction de la collection Nisard; une révision générale m'a fait voir une fois de plus qu'il fallait un peu se méfier de cette collection, où j'ai déjà eu à signaler des contre-sens pour Silius Italicus (voy. note 3), pour Varron et pour Tite Live (note 19), et ailleurs pour Tacite (voy. note 63 dans mes *recherches sur Petrone et le Satyricon*, un vol in 8, 1869), etc. MM. Arnould et Wartel ont cru qu'on faisait blanchir l'encens *sur la glèbe ;* comme on blanchit de la toile en l'étendant sur le sol pour l'exposer à la rosée des nuits et à la lumière du jour ! Est-ce bien le sens de *glebis* ? Je lis dans Lucrèce « haud facile....è *thuris glebis* evellere odorem. » (*De natur.* III. 328). Or il ne s'agit pas plus de *glèbe* dans Lucrèce que dans Stace : le poète veut dire que « il est impossible d'enlever leur odeur aux *globules d'encens* » (sans qu'ils cessent d'être de l'encens). Les anciens avaient, comme nous, de *l'encens en larmes*, et c'était le plus apprécié ; c'est ce que dit Pline on ne peut plus clairement : « on estime le plus l'encens en *petits mamelons*, formés de *larmes* concrescibles qui se succèdent » præcipua autem gratia est mammoso, quum hærente *lacryma* priore consecuta alia miscuit se (*hist. natur.* XII. 32, édit. Littré). Pline ajoute que l'encens le plus pur est *blanc* : hoc purissimum, candidum. Pline dit aussi de la myrrhe, qui est une autre espèse d'encens, que « la meilleure est en petits globules, formés par la concrétion d'un suc blanchâtre » : in plenum autem probatio est minutis *glebis*, in concretu albicantis succi (ibid. XII. 35). On remarquera que Pline emploie le même mot que Stace, chez qui *glebæ thuris* sont synonymes de *thurea grana* et *thuris lacrymæ* qu'on lit dans les poètes. Vitruve désigne les *larmes* de myrrhe par *glebula* myrrhæ. — Il y avait ici à faire ressortir les deux qualités qui rendent l'encens précieux : sa concrétion *en larmes*, et sa *blancheur*. Marolles, dont on a tant critiqué les traductions, rend à moitié le texte en écrivant « des masses d'encens qui avoit beaucoup de blancheur » (*la Thébaïde de Stace*, avec les remarques, en latin et en françois, par Michel de Marolles, Paris, 1658, 2 vol. in-8. voir t. 1 p. 245) On ne retrouve aucune des deux qualités essentielles de l'encens dans la traduction de L. Bouteville (collection Panckoucke) qui, pour ne pas faire de contre-sens, est resté dans le vague : « le troisième plan est surchargé d'un morceau d'encens d'Arabie. » (Stace latin-français. 4 vol. in-8).

Tristibus interea ramis tenerâque cupresso
Damnatus flammæ torus, et puerile pheretrum
Texitur : ima virent agresti stramina cultu ;
Proxima gramineis operosior area sertis,
Et picturatus morituris floribus agger ;
Tertius assurgens Arabum strue tollitur ordo
Eoas complexus opes, incanaque glebis
Thura, et ab antiquo durantia cinnama Belo.
Summa crepant auro tyrioque attollitur ostro, etc. — VI. 54.

Nous ne devons pas oublier que cette tirade de la Thébaïde est une nouvelle imitation de l'*Énéide :* elle rappelle le XIe chant où se trouve décrit le lit funèbre de Pallas, fils d'Evandre. Mais la description de Virgile faite avec goût, est sobre et bien choisie : il n'a eu garde de la surcharger de froids détails, comme Stace ; il peint tout en quelques vers, et trouve le secret d'intéresser à son jeune héros par une comparaison gracieuse qui imprime à ses vers le sentiment et la couleur poétique : « à la voix d'Enée. on s'empresse de former le treillis d'un brancart flexible avec des tiges d'arbousier et des branches de chêne qu'on entrelace : on dresse ainsi un lit funèbre, qu'ombrage un berceau de verdure [26] ; là repose, élevé sur une agreste couche de feuillage, le corps du jeune prince, semblable à la tendre violette ou à la pâle hyacinthe,

[26] La litière de verdure sert aussi dans des conditions d'allégresse, comme le montre un conte charmant d'Andrieux, intitulé : *Une promenade de Fénelon.* Dans un cas où l'archevêque de Cambray s'était lassé tout le jour pour obliger quelques pauvres chaumières de son diocèse, ce fut dans une litière de verdure et de fleur que les villageois reconnaissants transportèrent ce digne prélat pour le ramener à son palais épiscopal :

« Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
» Monseigneur, permettez... ; nous vous offrons nos bras :
» Oui, sans vous fatiguer vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
— Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
Monseigneur est ici... ! chacun est accouru,
Chacun veut le servir : de bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,

que vient de cueillir une main virginale et qui, sans avoir encore perdu leur éclat et leur beauté, ne tirent plus du sol maternel ni force ni aliment. »

Haud segnes alii crates et molle feretrum
Arbuteis texunt virgis et vimine querno,
Extructosque toros obtentu frondis inumbrant.
Hîc juvenem agresti sublimem stramine ponunt,
Qualem virgineo demessum pollice florem
Seu mollis violæ seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc necdum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus viresque ministrat. — XI. 60.

Un marbre funéraire conservé au musée de Baden représente une *arcera :* la figure qu'en a publiée Ginzrot est celle d'un coffre, ayant la forme d'un carré long, et garni à l'intérieur de coussins sur lesquels était étendu le corps du blessé, du malade ou du mort : des draperies le recouvrent extérieurement ; il est porté sur quatre roues, et attelé de deux chevaux dont le cocher est assis sur un petit siége placé à l'avant (communiqué par M Martin-Daussigny).

Il y avait, d'après Varron, plusieurs espèces de litières et de chars funèbres [27]. Mais, pour l'objet qui nous concerne, en voilà assez sur ce mode de transport ; il est temps de passer à la dernière partie de ce mémoire.

Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais;
Des branches au dessus s'arrondissent en dais.
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au coin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part ; tout le hameau l'environne et le suit, etc.

(Andrieux, *Œuvres*, Paris 1822, t. IV, p. 203.)

[27] Varron, de linguâ latinâ, V. 140 et 166 :
Lectica, litière, vient de *legere* (rassembler), parce qu'on rassemblait, pour

DEUXIÈME PARTIE.

§ II.

Nous venons de voir que les anciens, pénétrés d'un profond respect pour les morts, les confondaient avec les blessés dans leur sollicitude, quand ils voulaient honorer leur mémoire. Nous allons voir avec quel mépris et quelle barbarie ils traitaient leurs cadavres quand ils voulaient les outrager. Je n'en citerai que deux exemples relatifs à deux grands chefs ; je commence par Patrocle qui a succombé sous les coups d'Hector :

> Pour accomplir les vœux d'Hector et des Troyens,
> En attachant Patrocle avec de forts liens,
> Un des fils de Léthus, ce prince des Pélasges,
> Hippothous pensait l'arracher aux outrages (Sic !),
> Le traînait par les pieds. — BIGNAN, 2e éd.

Cette traduction de Bignan, assez imparfaite, est en outre entachée d'un contre-sens : arracher un cadavre à ses amis pour le livrer aux mains de ses ennemis, ce n'est pas le moyen de le soustraire aux outrages ; certes ce n'est pas ce qu'écrit Homère : « Déjà le fils du pélasge Léthus, l'intrépide Hippothous entraî-
» nait Patrocle par les pieds à travers la terrible mêlée, après
» l'avoir lié avec une courroie autour du tendon [d'Achille] près
» des malléoles, pour se rendre agréable à Hector ainsi qu'aux
» Troyens. » XVII, 280.

la former un amas de paille et d'herbes, comme celle des soldats dans les camps.

Segestria. La litière a encore un autre nom, *segestria*, dérivé de *seges*, (paille de blé) et usité encore dans les camps.

Feretrum. Le lit où l'on portait les morts (lit funéraire) se nommait chez les romains *feretrum* (et *pheretrum* : Stace *Théb.* VI), et chez le grecs φέρετρον.

Arcera, *vehiculum.* — *Vehiculum*, chariot léger,.... vient de *vehere* (charrier). Cette sorte de chariot est aussi appelé *arcera*, nom ancien qu'on trouve dans les 12 tables, et qui dérive de *arca*, parce que, d'après les 12 tables, c'était comme un coffre.

Plaustrum : autre espèce de chariot différent de ceux qui précèdent, et ainsi nommé de *palam* parce que, ouvert de tous côtés, il laisse voir ce qu'il charrie.

Ippotoo gli avea d'un saldo cuojo
Ai nervi del tallon l'un piede avvinto,
E di mezzo al ferir de' combattenti
Per la polve il traea, grato sperando
Farsi ad Ettore ed ai Trojani. — V. Monti V. 353.

Hippotous tractans Patrocli exsangue cadaver
Devinctum loris talos prope, gratior iret
Quo Phrygiis Priamoque, sacras rapiebat ad arces. — Lallier.

Par le premier récit, Homère a eu l'art de préparer au second, autant du moins que le lecteur pouvait y être préparé. Là ce n'était pas Hector qui traînait par les pieds le corps de Patrocle ; ici c'est Achille qui traîne lui-même celui d'Hector, et il faut, pour entrer dans la vue du poète, se rappeler qu'Hésiode donne au fils de Pélée « le cœur féroce d'un lion » (Théogon. v. 1007) ; qu'Ovide a dit de lui « belloque cruentior omni. » *(Métamorph.* XII) ; que Delille s'écrie à son sujet :

Ah ! qu'on me montre Achille, Achille âme de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et la vertu d'un dieu ! (*imaginat.*)

Enfin qu'Horace a buriné par ces traits son caractère impitoyable :

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
(Ars poet. 121.*)*

Peignez Achille ardent, inexorable,
Altier, colère, osant braver les lois,
Hors ceux du glaive ignorant tous les droits. (M. J. Chénier,)

Homère par cet acte barbare, que Platon blâme hautement dans sa *république* (liv. III, trad. fr., éd. de 1765, p. 139), Homère achève ainsi de peindre Achille :

D'une indigne fureur animé contre Hector,
Il perce ses deux pieds qui palpitaient encor,
Et, d'un lien sanglant traversant la blessure,
Les attache à son char où repose l'armure.
Il monte, en excitant ses coursiers belliqueux :
Le char vole, Hector suit dans un sillon poudreux !
Déjà son front n'est plus qu'un horrible mélange
De cheveux et de sang, de lambeaux et de fange.

Rochefort, 1770.

A ces mots, enivré d'une barbare joie,
Achille furieux s'acharne sur sa proie :
Quand les talons d'Hector que son glaive a percés,
Par de puissants liens sont tous deux traversés,
Il les suspend au char, y monte, et sur le sable
Laisse sa tête au loin rouler méconnaissable, etc.

BIGNAN, 2e éd.

Je me plais à remarquer que les traducteurs ont redoublé d'efforts pour lutter contre l'original. « Achille, dit Homère, Achille accabla le divin Hector d'indignes outrages : il perça en arrière les tendons des deux pieds, du talon jusqu'aux chevilles, y passa de fortes courroies, qu'il attacha à son char, et laissa traîner sa tête sur le sol. Il monta alors sur son char, et, y plaçant la magnifique armure, il pressa du fouet les coursiers, qui volent avec ardeur vers le rivage. Hector est entraîné dans un nuage de poussière, où flotte sa noire chevelure ; sa tête est comme ensevelie dans la plaine poudreuse : cette tête autrefois si belle, maintenant Jupiter l'abandonne à ses ennemis pour l'outrager honteusement et sur le sol même de sa patrie ! » XXII. 395. — Il me semble que Luce de Lancival, auteur d'une tragédie d'HECTOR qui fut jouée en 1809, s'est assez heureusement inspiré d'Homère dans la scène où Polydamas vient faire le récit de la mort du héros troyen :

Voyez, après son char dégoûtant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés sa rage,
Notre Hector suspendu : son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule, et sillonne au loin la fange qui le souille :
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté ;
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté !
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse à coups redoublés vers la rive du Xanthe
Ses coursiers qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois ! etc.

(*La suite à la prochaine livraison*)

Traiter un mort comme Hector ou Patrocle, c'était lui infliger un outrage dont la mémoire ne s'effaçait plus parmi les hommes : c'est le premier souvenir que rappelle Virgile dans sa dramatique apparition d'Hector :

Visus adesse mihi.... mœstissimus Hector :
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes. — Æn. II, 270.

Tout à coup le front pâle et chargé de douleurs,
Hector près de mon lit a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine
Noir de poudre et de sang le traîna sur l'arène.
Je vois ses pieds, encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés, etc. — De Fontanes.

Hésiode aussi, dans son *Bouclier d'Hercule*, v. 156, en fait le trait principal du tableau qu'il trace de la Parque s'acharnant sur les mortels : « la Parque impitoyable tantôt saisit un héros blessé » qui respire encore ou même celui que le fer n'a pas atteint, » tantôt traîne par les pieds un cadavre à travers la mêlée, en se » couvrant les épaules d'un manteau tout souillé de sang humain. » Ce n'est pas sans quelque surprise qu'en relisant l'*Iliade*, j'ai retrouvé textuellement ces quatre vers dans la description du bouclier d'Achille, XVIII, 535. Je n'ai pas à rechercher ici où est l'original, où est la copie : il me suffit de faire remarquer qu'Homère et Hésiode s'accordent pour donner le même trait comme caractéristique :

Et l'aveugle destin qui, de ses mains livides,
Saisit celui que Mars a longtemps épargné,
Ou le mourant déjà de son sang tout baigné,
Ou le *mort qu'il insulte et par les pieds entraîne*, etc.
Dr Cabanis (*Œuvres*, Paris 1825, t. V, p. 418.)

.... Dirumque fremens male noxia Parca [28].
Hunc tenet integrum, transfixum hunc membra recenti
Vulnere, duro aliud letho furibunda jacentem
Per mediam pedibus turbam trahit. — R. Cunich.

[28] M. Giguet traduisait en 1846 : « la destinée frappe l'un d'une cruelle

L'appréhension de ces stigmates flétrissants devenait pour les anciens un puissant mobile ; on en découvre d'autres dans les paroles qu'Ulysse adresse à Socus au moment de l'immoler : « Ah ! » malheureux, ton père, ni ta vénérable mère ne te fermeront pas » les yeux au moment de ta mort : les vautours dévorants, te » frappant de leurs ailes à coups redoublés, viendront déchirer » ton cadavre ; et moi, si je meurs, les Grecs m'honoreront par » de dignes funérailles. » XI, 425.

Ton père ni ta mère, au jour de ton trépas,
Pour te fermer les yeux ici ne viendront pas ;
Et les cruels vautours, te frappant de leurs ailes,
S'apprêtent à ronger tes dépouilles mortelles.
Pour moi, quand de mes jours s'éteindra le flambeau,
Les Grecs m'accorderont les honneurs du tombeau. — A. Bignan.

Misero ! nè il padre
Gli occhi tuoi chiuderà ne la pietosa
Madre, ma densi a te li scaveranno
Gli avvoltoi dibattendo le grande ali
Su la tua fronte ; e me spento di tomba
Onoreranno i generosi Achei. — V. Monti, V, 607.

Ce sont ces mêmes pensées qui préoccupent Hector mourant ; elles font l'unique objet de sa suprême prière à son implacable vainqueur : « ô Achille, je t'en conjure par ton âme et les auteurs » de tes jours : ne permets pas que je devienne la pâture des

blessure, *épargne celui-ci*, et tire par les pieds sur le champ de bataille cet autre que la mort vient de terrasser. » La Parque n'*épargne personne*, et elle *prend tout*, même celui qui n'a pas de blessure, comme l'ont bien saisi Cunich et Cabanis ; c'est la pensée qu'exprime Horace « nullum sæva caput Proserpina fugit. » Mad. Dacier fait ici une traduction de fantaisie : « les uns blessez *tombent au pouvoir de leurs ennemis ;* les autres sont pris sans avoir receu aucune blessure ; celuy-la est traisné sans vie ; *cet autre entre les bras de la mort se défend encore.* » On peut en dire autant de celle de Lebrun, qui ajoute et retranche, à sa guise : « la mort s'*attache à ses victimes, déchire leurs blessures*, et traîne sur la poussière les cadavres encore palpitants. » (Trad. 1785). Je doute qu'on reconnaisse là ni Hésiode ni Homère !

» chiens devant les vaisseaux des Grecs; accepte pour ma rançon
» l'or, l'airain et les riches présents que viendront t'offrir mon
» père et ma vénérable mère ; rends mon corps à nos foyers, afin
» que les Troyens et les épouses des Troyens puissent me rendre
» les honneurs du bûcher. » XXII. 345.

Per caput obtestor supplex, per genua, parentes
Perque tuos, canibus ne fœdis linque vorandum
Corpus, sed magnum pondus fulvi æris et auri,
Quæ tibi dona dabunt genitor meus et mea mater,
Accipe, et exanimum redde, ut me rite supremo
Defletum imponant Troesque et Troades igni. — CUNICH.

Je ne puis citer aucune traduction en vers français : ni Rochefort, ni Millevoye, ni Aignan n'ont osé, malgré l'exemple de Racine, introduire les chiens dévorants de l'Iliade, et leur version, trop méticuleuse, est devenue pâle en reculant devant le mot propre : Monti n'a pas osé davantage; quant à Cesarotti, il a tellement changé le texte qu'on n'y reconnaît plus l'Iliade.

Enfin Homère, dans sa poétique apparition de Patrocle, nous révèle un dernier mobile plus puissant que tous les autres, comme étant fondé sur une croyance religieuse : « Tu dors, Achille !
» m'as-tu donc oublié, s'écrie l'âme de Patrocle ? jamais tu ne
» me négligeas durant ma vie, et tu me délaisses après ma mort !
» hâte-toi de me donner la sépulture, afin que je puisse franchir
» les portes de l'enfer : jusqu'ici les âmes, les ombres des morts
» me repoussent au loin et ne me permettent pas de traverser le
» fleuve fatal pour aller me mêler à elles : j'erre tristement autour
» des portes immenses de la demeure de Pluton. Tends-moi donc
» une main secourable, je t'en conjure ; je ne reviendrai plus du
» séjour des morts, une fois que tu m'auras accordé les honneurs
» du bûcher. » XXIII, 69.

Tu dors, tu dors, Achille ! et peux-tu m'oublier !
Vivant, je te fus cher; et mort, tu me délaisses !
Place-moi dans la tombe, accomplis tes promesses;

Des spectres pâlissants me ferment l'Achéron :
Errant, j'assiége en vain le palais de Pluton !
Mais donne-moi la main ! quand les honneurs funèbres
M'auront fait pénétrer au séjour des ténèbres,
Je ne foulerai plus la terre des vivants ! — AIGNAN.

Dix siècles plus tard nous retrouvons encore cette antique croyance parfaitement conservée : elle est vivante dans les plaintes que Catulle met dans la bouche d'Ariane abandonnée par Thésée [29], dans l'ode qu'Horace consacre à Archytas (voy. *Lambini comment.* in Horat. od. 28, l. I), dans l'histoire de Palinure que Virgile raconte dans l'Énéide (VI. 312), etc. On s'explique ainsi comment Phocylide avait anciennement pu en faire un précepte digne de prendre place parmi ses *sentences morales* : « Accorde un peu de terre aux morts privés de sépulture, et ne trouble point la paix des tombeaux. » (N° 52 trad. de Levesque, *Moralistes grecs*, Charpentier, Paris, 1845. Voy. aussi *Poetæ gr. gnomici*, Lipsiæ,

29 Pro quo dilaceranda feris dabor, alitibusque
Præda, neque injectâ tumulabor mortua terrâ.

Nupt. Pel. et Thet. 152.

Et pour un tel bienfait tu me livres moi-même
Aux tigres, aux vautours, et tu n'as pas permis
Qu'un peu de terre au moins honore mes débris ! — GINGUÉNÉ.

E in premio io qui morrò, d'un cieco amore
Scherno, le fere a diffamar dannata,
Ne un pugno sol di terra avrà che sopra
Gli informi avanzi al men sparso ricoprà.

Comte DE BROGLIO D'AIANO.

Dans l'*Énéide*, la seule grâce que Mézence vaincu demande en mourant à Enée, c'est de souffrir qu'un peu de terre couvre son corps :

Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi. — X, 903.

Mais, si ton cœur connaît les saints droits de la guerre,
Au malheureux Mézence accorde un peu de terre.
Je sais que contre moi tous les cœurs sont aigris :
Dérobe à leur fureur mes malheureux débris ! — DELILLE.

Tauchnitz, 1829, p. 96). Le premier article des lois de Solon est ainsi conçu : « que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père,.... » meure. » (Voy. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, l. 2, c. 4).

Tels furent, à mon sens, les principaux mobiles des anciens dans leur sollicitude pour les morts et par extension pour les blessés. Nulle part, si je ne me trompe, on ne reconnaît une inspiration de ce sentiment généreux, de cette noble vertu dont le christianisme est venu doter l'humanité : je veux parler de la charité, dont le Christ, dans la parabole du Samaritain, a représenté un type à la fois plein de simplicité et de grandeur ; qu'on ne s'y trompe pas, c'est de cette parole auguste que procèdent les grands dévouements et les véritables progrès accomplis en fait de philanthropie ; c'est pourquoi l'antiquité n'avait rien à comparer avec nos ambulances modernes : quoique nous soyons encore fort loin de la perfection relative à laquelle il est licite d'aspirer, cependant il a fallu bien des siècles pour arriver au point où nous sommes : tant le bien est lent à produire ses fruits dans ce monde !

Les médecins, dans la guerre de Troie, ont joué un rôle dont Homère a souvent fait l'éloge. (Voy. *Il.* II. 732. IV. 194. XI. 518, etc.); il a immortalisé Podalyre et Machaon, fils d'Esculape; et le grave Platon a lui-même célébré leurs louanges, dans sa *république*. (Voy. liv. 3. — trad. fr. de Grou, éd. de Paris 1765, t. I, p. 178; éd. gr. Tauchnitz 1829, t. V, p. 111). H. Schulze, dans son *histoire de la médecine* (l. I. c. 6, nº 73 Halæ Magdeb. 1742), se fait l'écho d'une opinion assez répandue, quand il affirme qu'Esculape accompagna Jason dans la conquête de la Toison d'or : fuit inter Argonauticæ expeditionis socios. Mais ni Apollonius de Rhodes, ni Valérius Flaccus, ne mentionnent son nom parmi ceux des Argonautes, et ce sont là deux autorités irrécusables. Il paraîtrait que dans les deux grands événements militaires qui ont précédé le siége de Troie, c'est-à-dire dans l'expédition des Argonautes et dans la guerre de Thèbes, l'art médical ne fut pas

représenté, du moins par des hommes connus. Je sais que Gilles de Maisières, Ægidius Maserius, dans son commentaire sur Valérius Flaccus, a fait remarquer que dans l'*Argonautique d'Orphée*, il est question d'Éribotès, fils de Téléonte et savant dans l'art de guérir : mais ce poème ancien d'Orphée, s'il a jamais existé, est depuis longtemps perdu, et celui qu'on possède aujourd'hui n'est qu'une œuvre apocryphe, qu'on attribue à Onomacrite ; d'ailleurs Apollonius (I. 71) et Valérius (I. 402; III. 478) nomment aussi Éribotès, mais ni l'un ni l'autre ne le décorent du titre de *médecin ;* et si, dans le poème grec, au moment où l'un des oiseaux qui infestaient l'Ile de Mars se mit à voler au-dessus du Navire *Argo*, à battre des ailes et à en faire partir une plume meurtrière qui vint percer l'épaule gauche du brave Oïlée au point de faire échapper la rame de ses mains, si, dis-je, on voit aussitôt Eribotès, qui était assis près d'Oïlée, retirer doucement le trait emplumé, cette action ne saurait suffire pour en constituer un *chirurgien* (voy. ch. II, 1039), car tout autre rameur en eût fait autant.

Je n'oublie point que, dans la *Thébaïde*, III. 398, Tydée, après son ambassade à Thèbes ou plutôt après l'embuscade où par la perfidie d'Etéocle il fut attaqué par cinquante guerriers, Tydée, de retour auprès d'Adraste, fut pansé à Argos pour Idmon, disciple du Dieu d'Epidaure, vulnera dum lymphis Epidaurius eluit Idmon, etc.; mais Stace ne dit nulle part qu'Idmon ait ensuite quitté cette ville pour suivre l'armée assiégeante devant Thèbes. Il y a même dans le VIIIe livre un détail caractéristique qu'il est opportun de relever ici, c'est que les Argiens étaient réduits à laver eux-mêmes leurs blessures et occupés à bander réciproquement leurs plaies béantes :

Magna lavare
Vulnera et efflantes libet internectere plagas. — VIII. 167.

De même à Thèbes, j'entends aussi Ménécée annoncer à Créon

qu'il va quérir Eetion, habile à réunir les blessures et à arrêter le flux du sang qui s'épuise :

Ego vulnera doctum
Jungere supremique fugam revocare cruoris
Ectiona petam. — X. 732.

Mais il est vrai qu'on ne voit pas venir ce guérisseur désiré ; et il n'est pas moins vrai que Ménécée ne tenait ce discours que par pure feinte pour endormir la sollicitude de son père, pendant que, pour satisfaire à un oracle cruel, il allait se précipiter du haut des remparts par dévouement pour sa patrie, X. 756. Ailleurs on trouve les Thébains condamnés, comme les Argiens, à panser eux-mêmes leurs blessures :

Hos ignis egentes
Fert humus;.... illi ardua vulnera curant. — XI. 276.

Podalyre et Machaon n'étaient pas les seuls, durant le siège de Troie, à prodiguer des soins aux blessés: Sthénélus, fils de Capanée, arrache de l'épaule de Diomède une flèche que lui avait décochée Pandarus, V. 694. Nous avons vu Patrocle opérer assez proprement Eurypyle, que Pâris avait blessé à la cuisse d'un coup de flèche, XI, 844. C'est d'Achille que Patrocle tenait son savoir : le fils de Pélée avait eu pour maître le fameux centaure Chiron, qui fut la plus grande figure médicale de ces temps mythologiques : outre Hercule, Thésée et Achille, Chiron eut pour élèves Médeus, fils de Jason et de Médée (Hésiode, *Théogon*, V. 1001), Aristée (Apollonius, *Argon*, II. 510), enfin Esculape, dont l'apothéose comme dieu de la médecine est postérieure à Homère qui ne proclame nulle part sa divinité, et à Hésiode qui ne le fait pas figurer dans sa *Théogonie*. Stace, dans son *Achilléide*, décrit ainsi l'éducation médicale que reçut de Chiron le fils de Pélée :

Quin etiam succos atque auxiliantia morbis
Gramina, quo nimius staret medicamine sanguis,
Quid faciat somnos, quid hiantia vulnera claudat,
Quæ ferro cohibenda lues, quæ cederet herbis
Edocuit Chiron. — *Achill.* II, 445.

Des simples, dont les dieux ont semé cette plage,
Il m'enseigne les noms, les vertus et l'usage,
Par quel art on endort le trait de la douleur,
Ou du sang trop actif on tempère l'ardeur,
Sur des yeux fatigués par quel charme on rappelle
Le sommeil qui les fuit, inconstant ou rebelle,
Comme on ferme une plaie, enfin quels accidents
Exigent des secours hazardés ou prudents,
De l'acier rigoureux ou le prompt ministère,
Ou des doux végétaux la lenteur salutaire [30].

Luce de Lancival (*Achille à Seyros*, ch. II, Paris 1805).

On voit que Chiron enseignait à la fois la médecine et la

[30] En 1822 une muse lyonnaise publia une imitation libre de l'Achilléide de Stace, où se lisent ces vers :

Son arc (de Chiron), ses javelots reposent dès longtemps;
Un plus beau soin distrait son âme bienfaisante :
Il fait naître la fleur, il cultive la plante
Dont les sucs précieux apaisent la douleur,
Ou ferment la blessure, ou rendent la vigueur.
Achille à son exemple apprend à les connaître.

Mad. de Beaufort (*Achille et Déidamie*, en deux chants, dans *Poésies diverses*, Paris, 1822).

Ces vers donnés comme une simple imitation de Stace, sont d'une facture peut-être préférable à ceux que Cournaud publia comme une traduction de l'Achilléide en 1800 (Paris, an VIII) :

De l'auguste vieillard je sus encore apprendre
Cet art qui, de nos maux habile à nous défendre,
Offre aux tristes douleurs des mortels languissants
Les bienfaits du génie et les herbes des champs.
De ma savante main je fermais les blessures,
Je ramenais le sang dans des routes plus sûres;
Et, souvent, pour sauver de déplorables jours
Un secourable fer me prêta son secours.

Des vers pareils rappellent involontairement la maligne épigramme de Luce de Lancival, qui circulait au commencement du siècle :

Legouvé sait, dit-on, le latin, à peu près
Comme Gail sait le grec et Cournaud le français!

chirurgie : aussi J. Daurat, dans des vers qui ont servi de préambule encomiastique pour les œuvres d'Ambroise Paré, a-t-il eu raison de célébrer l'indivision primitive de l'art :

Nec divisa fuit vetus ars ratioque medendi
In geminas, quamvis Podalyrius atque Machaon
Hic herbis nomen, sed pugnis debeat ille,
At medicina herbas tractat, chirurgia plagas,
Altera secretis medicans ars, altera apertis
Vulneribus morbisque, sed idem erat author utrique
Chiron centauros inter justissimus unus.

JOANNIS AURATI *poemata*, Paris G. Linocier, 1586, in-8°.

Voilà pour les Grecs. Quant aux Troyens, on ne trouve nulle part dans l'*Iliade* une allusion à leurs médecins : « mais, remarque judicieusement M. Daremberg, ce n'est pas une raison de croire, avec Malgaigne, qu'aucun blessé de l'armée troyenne n'a reçu les secours de l'art ; et l'on peut bien supposer qu'Homère, plus occupé des affaires intérieures des Grecs que de celles des Troyens, n'a songé à faire mention ni de leurs médecins ni de leur médecine. » (Daremberg, *la médecine dans Homère*. Paris, in-8°, 1865). — Virgile, dans l'*Énéide*, XII, 391, parle du médecin Iapys qui suivit *Énée* en Italie et qui fut appelé à panser le héros Troyen lorsqu'il fut traitreusement blessé par une flèche qu'on suppose partie des mains perfides de Juturne. Dans l'*Iliade*, le Troyen Pélagon retire de la cuisse de Sarpédon la longue javeline dont l'avait frappé Tlépolème, V. 694 ; et Agénor débarrasse la main d'Hélénus du trait que lui avait lancé Ménélas, et y applique ensuite un bandage, XIII, 595. — Dans le poème de Quintus de Smyrne (*Posthomerica* III, 282), on trouve Énée blessé au bras d'un coup de lance par le terrible Ajax : « Le fils d'Anchise, se voyant hors de combat, s'éloigne de la mêlée, et rentre dans les murs de Troie : autour de lui s'empressent d'habiles médecins qui étanchent le sang de ses plaies, et emploient les remèdes les plus propres à calmer les douleurs des blessures. » (Voy. *Guerre de Troie*, etc., poëme en XIV chants par Qnintus de Smyrne, trad. par R. Tourlet, Paris 1800, 2 vol. in-8°, tom. 1, p. 117.)

Les dieux de l'Olympe avaient besoin des soins médicaux comme les simples mortels : quand ils quittaient les régions éthérées pour descendre dans la mêlée, ils s'exposaient aux outrages des combattants et n'étaient pas plus épargnés que le dernier des soldats ; à l'exemple des hommes, ils étaient en proie à la douleur, et n'avaient d'autre avantage que d'être à l'abri des atteintes de la mort. Pœon fait l'office d'Esculape à l'égard des dieux : c'est lui qui panse Pluton qu'Hercule avait frappé d'un coup de flèche, à la porte des enfers [31], (*Iliad* V. 395), le dieu Mars blessé au flanc par Diomède (v. 856), etc. Parfois aussi les immortels, à l'imitation des mortels, se prêtaient mutuellement aide et assistance : c'est ainsi que Dionée panse elle-même Vénus que le farouche Diomède a atteinte près du poignet d'un coup de lance (V. 416) etc.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur ce qui précède, nous voyons que, dans l'Olympe comme sur la terre, il ne s'agit, à quelques rares exceptions près, que de soins individuels et de secours isolés : on se sert de ce qui se rencontre ; rien ne semble prévu ni préparé à l'avance ; en général ce n'est ni le médecin ni ses aides qui se rendent auprès des blessés ; c'est le malade qui se fait transporter comme il peut, pour aller réclamer l'assistance médicale. Hippocrate, dans l'opuscule *de medico*, recommande aux médecins de suivre les armées pour se rendre habiles dans la chirurgie militaire ; mais, comme ce livre n'est qu'un manuel élémentaire, il n'entre dans aucun détail.

On voit bien que des princes et des généraux se faisaient accompagner de leurs médecins ; mais on ne voit guère qu'on se préoccupât beaucoup de la foule des combattants. Alexandre-le-

[31] Pluton reçut un coup parti des mains d'Alcide ;...
Le dieu s'écrie, il monte aux palais de l'éther ;
Et Pœon, de son dos tirant la javeline
Répandit sur la plaie une liqueur divine,
Doux charme des douleurs, remède tout puissant !

Dr Cabanis (*Œuvres*, 1825, t. V, p. 393.)

Grand avait auprès de lui Critobule et Philippe ; mais Quinte Curce n'explique point ce qui fut fait pour la masse des blessés que dut produire sa brillante mais meurtrière conquête de l'Asie. De même dans les guerres sanglantes qui eurent lieu en Espagne entre les Romains et les Carthaginois, Tite-Live avoue à chaque victoire de Scipion (l. XXIV) qu'un grand nombre d'hommes furent mis hors de combat, mais il laisse dans l'ombre ce qui concerne les soins médicaux. Annibal, au dire de Silius Italicus, n'avait pas grand souci de la médecine pour son propre compte : il perdit un œil en traversant la chaîne des Apennins. « Mais, ajoute le poète dans un style quelque peu forcé, il ne croyait pas payer trop cher au prix de n'importe quel danger le moment si désiré du combat. » Un hypercritique pointilleux dirait peut-être qu'on ne voit guère en quoi cet accident pouvait le mettre mieux en état de combattre, comme si un général doué de deux bons yeux ne valait pas à tout prendre mieux qu'un borgne ? Pour moi, je me bornerai à citer les vers de Silius :

Jamque ducis nudus tanta inter inhospita vertex
Sœvitiâ quatitur cœli, manante per ora
Perque genas oculo. Facilis sprevisse medentes,
Optatum bene credit emi quocumque periclo
Bellandi tempus. — IV. 752.

Mais, dès que son frère Magon est blessé, Annibal change de sentiment : il n'a rien de plus pressé que d'appeler au plus vîte un homme de l'art pour implorer son secours :

Advolat interea,... fratremque amens....
.... proprio tectum gestamine præceps
Ex acie rapit, et tutis a turbine pugnæ
Constituit castris : medicas hinc ocius artes
Et senioris opem Synhali vocat : ungere vulnus
Herbarum hic succis, ferrumque e corpore cantu
Exigere.... anteibat cunctos. — V. 344.

« Annibal accourt, et tout éperdu il s'empresse d'enlever son frère (Magon) du champ de bataille en le couvrant de son bouclier,

et va le déposer en sûreté dans le camp loin du tumulte de la mêlée. Aussitôt il se hâte de faire appel aux ressources de l'art et à l'assistance du vieux médecin Synhalus : Synhalus était l'homme le plus habile de son temps à traiter les plaies avec le suc des plantes et à extraire par enchantement le fer d'une blessure. » — Un pareil chirurgien ne devait pas être d'un grand secours malgré tous les enchantements dont Silius le fait disposer.

Nous savons que Scribonius Largus fut médecin de l'empereur Claude dans l'expédition qu'il fit (43 ap. J.-C.) dans la Grande-Bretagne, et que plus tard, en 169, Galien accompagna les empereurs Lucius Verus et Marc Aurèle durant leur campagne d'Aquilée. Mais que fit-on pour les blessés ? On ne le sait guère. Quand Justin raconte qu'en 280 Brennus II et ses Gaulois firent irruption en Macédoine et en Grèce, et qu'à l'attaque de Delphes l'armée gauloise fut saisie d'une terreur panique à la vue d'un violent tremblement de terre suivi d'une tempête extraordinaire, l'historien ajoute qu'Acichorius, qui succéda à Brennus dans le commandement, se retira de la Grèce avec dix mille blessés : mais des moyens de transport, et des soins médicaux, il ne dit pas un mot, et certes c'eût été bien le cas : alter ex ducibus [Acichorius vel Cichorius], cum decem millibus sauciorum citato agmine Græciâ excedit. Sed nec fugientibus fortuna commodior fuit : siquidem pavidis nulla sub tectis acta nox ; nullus sine labore et periculo dies. — Justinus, XXIV. 8.

Ce n'est point un paradoxe de prétendre que les anciens furent souvent plus dévoués pour les morts que pour les blessés : l'armée entière d'Agamemnon se montra moins que compâtissante pour Philoctète, puisqu'on eut la cruauté de l'abandonner seul, blessé et sans secours, dans l'île de Lemnos, où pendant dix ans on le laissa en proie aux plus horribles souffrances : ce ne fut qu'après s'être convaincu que sans lui on ne pouvait s'emparer de Troie, qu'on songea à l'arracher de sa solitude; et l'on ne se préoccupa du soin de le faire guérir que parce qu'on avait besoin de son bras et

de ses armes ; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire la belle tragédie de *Philoctète* par Sophocle et le récit que l'infortuné fait lui-même à Pyrrhus de son abandon et de ses malheurs :

O mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure, etc....

... Depuis dix ans, mon fils ! je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, hélas ! m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché !
Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent ;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent !

LAHARPE.

Et pendant dix ans ce fut la même absence de commisération, la même inhumanité chez tous ceux qui vinrent successivement aborder à Lemnos ! Écoutons encore Philoctète :

Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert :
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et, depuis si longtemps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents descendre sur ces bords,
Je n'en obtenais rien qu'une pitié stérile. — LAHARPE.

— Tous m'ont plaint; mais, hélas ! ô tendresse inutile !
Tous m'ont abandonné ! — LOUIS RACINE.

Combien tout cela est loin de la parabole du Samaritain ! Bernardin de St-Pierre a très bien fait ressortir en quelques mots l'excellence de ce trait de l'Évangile : « Pesez toutes les circonstances de la charité inquiète du Samaritain : il panse les plaies

d'un malheureux. Il le met sur son propre cheval. Il expose sa vie en s'arrêtant et allant à pied dans un lieu fréquenté par des voleurs. Il pourvoit ensuite dans l'hôtellerie aux besoins tant présents que futurs de cet infortuné, et il continue sa route sans rien attendre de sa reconnaissance. » (*Études de la nature*, 1820 ; t. 3.)

Les anciens étaient fort éloignés d'un aussi parfait modèle ! Fénélon, dans son *Télémaque*, les christianise quelque peu quand il nous peint si humain et si compâtissant le fils de cet Ulysse, qui avait été le principal auteur de l'abandon de Philoctète : « Télé-
» maque ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre :
» il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes se-
» courir lui-même les malades et les mourants ; il leur donnoit
» de l'argent et des remèdes ; il les consoloit et les encourageoit
» etc ; il envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même. »
Liv. XVII. — C'étaient les deux médecins Traumaphile et Nosophuge qui avaient de Télémaque la mission de visiter tous les malades de l'armée.

At sibi dura parum fuerat mala pangere belli:
Lenibat quà fas miserans, tectisque subibat
Semianimis portans ægrisve levamina, nummos,
Æra dabat medicans, verbis solatus amicis,
Addebatque animum. Quos per se invisere præsens
Non poterat, mittebat ad hos, absensque videbat.

(*Telemachiada*, in lat carmen transtulit Steph. Bernardus Viel, presbyter, Parisiis, 1814, 2ª ed.)

A partir de l'ère chrétienne, il semble qu'on se soit préoccupé davantage du soin des blessés : on en trouve parfois la mention, même chez des auteurs qui n'avaient pas à en traiter : ainsi au IVe siècle, Végèce, dans ses *institutions militaires*, (trad. fr. [par J. Bourdon de Sigrais], Paris, Barbou 1759 in-12 ; liv. 3 ch. II) écrit en passant : « Les officiers des légions, les tribuns, le comte lui-même qui est revêtu du commandement, doivent se faire un devoir de veiller qu'aux heures marquées on donne aux

soldats malades les aliments convenables à leur état et qu'ils soient bien traités par les médecins : car dans une affaire on tire un mauvais service des soldats qui ont à combattre l'ennemi et la maladie. » — Au IXe siècle lorsque l'empereur Léon VI réglementa le transport à cheval des blessés afin de sauver le plus grand nombre possible des hommes tombés sur le champ de bataille, ce prince disait, à propos des soins médicaux, que : « rien n'était plus digne de la vigilance et de la sollicitude des chefs que les vaillants guerriers dont le sang coulait pour Dieu et la patrie. » — On voit, dans les poètes latins modernes, qu'on se préoccupe souvent du soin des blessés [32]. Mais, avant que des régions de la

[32] Je ne veux en produire que quelques exemples. Je commence par le *Moyses Viator*, poème en 28 livres du P. Ant Millieu, jésuite lyonnais (Lugduni 1636, in-8°); Josué vient de défaire l'armée des Amalécites; il donne le signal de la retraite, et envoie sur le champ de bataille recueillir les blessés pour les faire panser :

.... Jubet revocari a cœde sequentes
Et lætis placidam spoliis traducere noctem;
Tum si qui jaceant socii, perquirere campo
Et medicas conferre manus. — Lib. III.

La même remarque s'applique au poème de *Scanderberg*, en huit chants, par le P. Jean de Bussières, autre jésuite lyonnais (Joannis de Bussières, *Scanderbegus*, poema, editio altera emendatior, Lugduni 1662, in-8°) : Bragadino, chef Vénitien, vient d'être blessé; Scanderberg se hâte de le mettre entre les mains des chirurgiens :

Bragadinum interea gestabat rustica læsum
Vulnere turba gravi;....
Quos ubi Castriotus *(Scanderberg)* videt,....
Solatur Venetum dictis, plagæque medentes
Admovet, etc. — Lib. VII.

Plus loin, le sultan Amurat est blessé aussi; il n'a rien de plus pressé que de recourir aux soins médicaux, pour se mettre en mesure de reprendre ses projets de guerre :

Fidi bellantes Sultanum in castra ferebant;
Postquam est impositum stratis. curasque medentûm
Admisit, martem varium jam mente retractat, etc. — Lib. VIII.

Un bibliophile lyonnais (M. P. Rostain) à qui, en raison de sa profonde

théorie ces inspirations de la philantropie soient descendues dans

connaissance des poètes latins anciens et modernes, je dois plusieurs indications précieuses de bibliographie, a trouvé la même intervention médicale dans le poème en dix chants que le P. Jacques Damien ou Damiani a publié sous ce titre : *Bellum germanicum pro tribus Ferdinandis ab Deiparâ gestum*, Douai 1646, in-4°. Le vaillant et pieux capitaine de Tilly est grièvement blessé à la cuisse dans la bataille de Leipsick contre les Suédois. Les médecins accourent auprès de lui; et bien que l'auteur, à la façon de Molière, les fasse discuter et disputer entre eux, l'empressement à recourir aux secours de l'art n'en est pas moins un fait acquis :

Ecce datur femori vulnus quà poplitis ossi
Jungitur extremo, et coxendicis infima fregit; etc....
Defecit paulatim animâ, missoque cruore
Tillius et spondâ effertur manibusque suorum; etc....
Multa inter sese diversâ mente frementes
Disceptant medici et studiis in contraria nutant
Dum morbum ediscunt vultu crebroque micantis
Subsultu venæ, perque intervalla silentis, etc. — Lib. X.

Il n'y a pas jusqu'aux poèmes d'un tout autre genre, qui ne prêtent à la même remarque : tel est celui de la *Secchia rapita*, d'Alexandre Tassoni : ainsi le chevalier Titta est grièvement blessé dans un combat singulier contre le comte de Culagna; il pousse un cri; on accourt, et la première personne que fait figurer le poète est un chirurgien :

Accorrono a quel suon cento persone,
E mezzo morto il cavano d'arcione,
Il portano alla tenda sopra un letto;
Il chirurgo cavar gli fa l'elmetto, etc.

Dans l'*Orlando furioso*, quand le chevalier Griffon a reçu deux larges blessures en combattant seul contre la populace de Damas, la première chose que signale l'Arioste, c'est que le roi Noradin le fit aussitôt panser, puis transporter à la ville, où il le recueillit dans son palais pour l'y faire soigner :

Lo vide il Re di due piaghe sanguigno,
E tosto fe venir chi medicollo,
Indi portar ne la cittade adagio,
E riposar nel suo real palagio. — C. XVIII, st. 69.

De même, quand Roger fut grièvement blessé dans son terrible duel avec Mandricart, le plus habile médecin de la cour s'empressa de lui porter secours, et le roi Agramant, qui avait pour ce guerrier autant d'estime que d'affection,

le domaine des faits, quel long temps s'est écoulé ! Combien en réalité on avait fait peu ! Jusqu'au milieu du XVIe siècle il n'y eut point de chirurgie militaire établie et organisée en vue des soldats blessés sur le théâtre des combats, et encore combien ces débuts furent défectueux et insuffisants ! Avant Ambroise Paré, remarque M. Augustin Cochin, dans une étude *sur le service de santé des armées*, « il n'y avait pas de *chirurgien du soldat :* c'est le temps » où Lanone écrivait rudement : le lit d'honneur des blessés est » un bon fossé où une arquebusade les aura jetés. » A. Paré vit un jour creuser une fosse pour un soldat mourant que sa compagnie près de partir allait abandonner ; il réclama, le fit placer sur une charrette, . . . et fit si bien qu'il le sauva. Les soldats voulaient porter le chirurgien en triomphe ; « . . . . c'était la *première*

le fit installer dans sa tente pour être témoin nuit et jour des soins qu'on devait prendre de lui :

Non era stato intanto a venir tardo
Il piu perito medico di corte;....
Con molta diligenzia il re Agramante
Fece colcar Ruggier ne le sue tende
Che notte e di veder se 'l vuole inante
Si l'ama e di lui cura si prende. — XXX, st. 73. 74.

L'Arioste va jusqu'à faire entendre que les soins médicaux doivent se donner sur-le-champ, pour empêcher que les blessures empirent : « les trois chevaliers français (Roland, Renaud, etc.), ne voulaient pas quitter l'île des Cyclopes, sans avoir trouvé un médecin qui pût guérir Olivier dont *la blessure était devenue plus dangereuse parce qu'on n'y avait pas porté remède dès le principe*. On leur indiqua non loin, vivant sur un rocher solitaire, un hermite à qui l'on n'avait jamais demandé en vain des secours. »

Non volean senza medico levarsi
Che d'Olivier si havesse a pigliar cura,
La qual, perche a principio mal pigliarsi
Pote, fatt' era faticosa e dura. — XLIII. st. 186.

Disse [il nocchier] ch' era di là poco lontano
In un solingo scoglio uno eremita
A cui ricorso mai non s' era in vano. — St. 187.

ambulance volante. » (Voir *Revue des Deux Mondes*, n° du 1r nov. 1870). M. Louis Figuier rapporte le fait en détail dans les *Vies des Savants Illustres de la Renaissance* (1868 in-8°, p. 329); en remontant aux sources même, voici ce qu'on lit dans les œuvres d'A. Paré : « Meu de pitié, je dis que le blessé pourroit encore guarir s'il estoit bien pansé. Plusieurs gentils-hommes de la compagnie prièrent (le capitaine-enseigne) de le faire mener avec le bagage, puisque j'avois cette volonté de le panser, ce qu'il accorda ; et après que je l'eu habillé, fut mis en une charette sur un lict bien couvert et bien accommodé qu'un cheval traisnoit. Je luy fis office de medecin, d'apothicaire, de chirurgien et de cuisinier. Je le pansay jusques à la fin de la cure, et Dieu le guarit. » (*Œuvres d'A. Paré*, 10e éd., Lyon 1641, in-fol., p. 785). C'était en 1552 ; mais cette date a été comme un point perdu dans l'espace ! et la vérité nous force à dire que ce n'est réellement qu'au XIXe siècle que les ambulances militaires ont été convenablement organisées. Une évolution aussi laborieuse, si tardive et si lente, devrait donner quelque peu à réfléchir aux détracteurs systématiques de l'antiquité [33] qui affichent un superbe dédain pour tout ce qui n'est pas de l'époque où ils ont le bonheur de vivre ; il faut juger les hommes et les choses suivant leur temps : jadis la force physique primait tout ; c'est elle qui décidait du sort des combats ; un Hercule valait mieux à lui seul que des bataillons entiers. La glorification de la force et de l'adresse du corps était au fond de la plupart des institutions antiques : c'était le but principal des jeux isthmiques, des jeux néméens, des jeux pythiques et surtout des jeux olympiques, les plus célèbres de tous. En quel honneur ne

[33] J. Owen a fait contre eux une mordante épigramme où il les accuse de n'être souvent qu'un écho de cette antiquité qu'ils dénigrent. (Epigrammat. Joannis Oveni, Amstelodami, ap. Elzevirium, 1679, in-12) :

Carpimus extremas voces et verba priorum :
Priscorum, qui nunc scribimus echo sumus !

devait-on pas tenir les vainqueurs de ces luttes, pour qu'un grand poète comme Pindare leur ait consacré toutes ses odes ! (Voyez *Œuvres de Pindare*, texte, trad. et notes par Perrault-Maynand, Lyon, 3 vol. in-8°, t. 1, 1838 ; t. 2, 1843, et t. 3, 1853).

L'invention de la poudre à canon a opéré une immense révolution : depuis son emploi à la bataille de Crécy en 1345, l'art de la guerre s'est profondément modifié ; les conditions de la lutte ont changé ; la force physique a été reléguée sur un plan secondaire ; car la tactique est toute autre. Les armes se sont transformées : les blessures ne sont plus les mêmes ; leur nombre et leur gravité ont augmenté ; enfin les batailles sont devenues meurtrières. Voltaire, dans *la Henriade*, a peint en beaux vers ces changements qu'on décore du nom de progrès :

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats
Les malheureux mortels avançaient leur trépas :
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage :
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux. — Ch. VI. 193.

Et l'on entend gronder ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantent la terre. — Ch. VI. 247.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer ! [34]
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer. — Ch. VIII. 163.

[34] Voici, pour compléter le tableau, les vers sur les bombes et les mines :

On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre, enfants abominables ;
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé,
Vole avec la prison qui le tient renfermé ;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer :

Il devait y avoir, et il y avait en effet une différence considérable dans les blessures par armes de guerre chez les anciens et chez les modernes : jadis tout se réduisait aux accidents que peuvent produire des instruments tranchants, piquants, et plus rarement contondants ; les modernes les ont aussi presque tous, et de plus, ils en ont d'autres. Les fractures, et spécialement les fractures compliquées, étaient relativement plus rares. Les anciens n'observaient pas des lésions analogues à celles que peuvent occasionner nos balles soit rondes soit coniques. Ils n'avaient surtout rien de comparable aux grands traumatismes, aux énormes mutilations qu'entraînent les boulets, la mitraille et les éclats d'obus ou de bombes. Nos blessures sont plus variées, et nos blessés ont besoin peut-être de moyens de transport plus diversifiés; et cependant malgré ces différences capitales, les anciens, nous devons le reconnaître, ont en cela fait plus que nous ouvrir la voie de tous les moyens dont on dispose aujourd'hui ; il n'en est aucun dont ils ne nous aient au moins transmis les éléments. Nous avons pu à la longue

Sous un chemin trompeur, où volant au carnage
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

HENRIADE, VI. 200.

Voici la traduction en vers latins de la tirade sur le fusil à bayonnette qu'a donnée M. A. Viel dans ses *Miscellanea latino-gallica* (Paris 1816, in-12°) :

Undique sanguineo sociatus acinace mortem
Dat geminam gravis ære tubus, quo tetrior unquam
Nulla fuit flammâ ferroque intendere lethum
Pestis acerba virûm rupto Acheronte profecta,
Baïonis antris quam dura excudit Enyo.

Il est à remarquer que l'Arioste, dans le onzième chant de l'*Orlando furioso*, a développé sur le mousquet et le fusil à bayonnette à-peu-près les mêmes idées que Voltaire dans la Henriade.

introduire d'heureuses améliorations, mieux organiser l'ensemble des secours, et réglementer cette œuvre avec plus de philanthropie. Mais il faut avouer aussi que nous avons longtemps vécu sur leur héritage [35]. Ne nous montrons donc ni ingrats ni injustes : ce serait être l'un et l'autre que de vouloir exiger de l'antiquité ce que peut seule enfanter l'expérience accumulée des siècles ; elle a fait beaucoup : ce n'est ni l'industrie ni la variété qui font défaut dans ce qu'elle nous a légué. Si le transport sur les armes et celui sur les boucliers sont des modes surannés qui n'ont plus de raison d'être, il est vrai de dire que tous les autres moyens de transport sont restés et resteront dans la pratique, sauf à recevoir les perfectionnements que le temps, l'art de la guerre et l'expérience des peuples peuvent et doivent apporter ici comme en toute chose.

[35] Percy, qui, en sa qualité de chirurgien en chef d'armée, avait une grande compétence sur cette matière, disait en 1814 du transport des blessés : « depuis la découverte des armes à feu, c'est une tâche que la fréquence des fractures et celle des mutilations bien plus terribles encore, ont rendue très difficile, et l'on n'y a encore songé que par intervalle et d'une manière imparfaite. — Ce n'est point, ajoute-t-il, dans les armées des siècles derniers, qu'il faut chercher comment on retirait les blessés prêts à être écrasés sous les pieds des chevaux et sous les roues de l'artillerie. On n'avait rien prévu ni établi pour cela, et on s'en rapportait au bon cœur du soldat ou à l'humanité de l'officier qui trop souvent ne pouvaient, faute de temps ou de moyens, sauver ces infortunés. » (*Dict. des Sciences médic.*, VIII, 571 et 572.)

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE